



NOUVEAU JOURNAL
HELVÉTIQUE.

M A I 1773.

PREMIERE PARTIE.
ANNALES LITTÉRAIRES
DE LA SUISSE.

I. *Eloge historique de M. JEAN CRAMER, ancien premier syndic de la ville & république de Geneve.*

IL est des maisons privilégiées, où le génie, la science & la vertu paraissent avoir établi leur domicile : c'est ce qu'on peut dire en particulier de la famille Cramer à Geneve : un pere, bon médecin lui-même, a eu la satisfaction de voir trois de ses fils exceller, l'un dans la jurisprudence, un second dans

toutes les branches de la philosophie, un troisieme dans la médecine & la littérature ; tous les trois aussi distingués par leur caractere moral que par leur érudition.

Plus d'un journal a tracé l'éloge du professeur en philosophie & en mathématiques, mort jeune encore a Bagnols, dans un voyage qu'il faisoit pour sa santé ; ses ouvrages le louent & le loueront dans tous les âges.

M. Jean Cramer l'ainé, ancien premier syndic, qui vient de nous être enlevé, le 24 mars 1773, par une maladie de quelques jours, & que sa patrie regrette à si juste titre, eût pu donner de beaux ouvrages au public. Il n'y a guere eu d'homme plus laborieux & mieux instruit ; mais dévoué à l'utilité pratique de la cité qu'il a servie constamment en qualité de professeur en droit, puis de magistrat, il a tout rapporté, sa vie studieuse & sa vie active, aux besoins journaliers de l'academie & des conseils.

M. Cramer naquit le 20 juin 1701. On remarqua en lui, dès sa tendre jeunesse, un esprit solide & judicieux ; capable d'application & bien dirigé, il n'y eut point de vuide dans le cours de ses études. Les fondemens furent bien posés ; tout se fit à propos, dans l'ordre & la gradation convenable : tout dès lors fut bien lié & suivi. Les belles-

lettres cultivées, approfondies, préparèrent ce bon fujet à recevoir les lumieres d'une saine philosophie ; mais porté comme par instinct à ce qui devait remplir la plus grande partie de sa vie, il s'appliqua sur-tout à la jurisprudence. C'était son élément ; il y fit des progrès rapides, & tels que, jeune encore avocat, il fut élu, le 15 mars 1723, avec l'illustre Burlamaqui plus âgé que lui, pour enseigner le droit naturel & civil à Geneve. On trouvait dans ses leçons la clarté, la solidité des principes, jointes à la justesse & à la pureté de la diction, comme à une sorte de dignité qui lui était naturelle, & qu'il a soutenue dans toutes ses relations. Des lumieres aussi étendues le firent regarder comme très-propre à remplacer dans le conseil les savans jurisconsultes qui en avaient fait l'ornement, & qui n'étaient plus. Il fut élu conseiller d'état le 24 sept. 1738. C'est ici proprement la carrière de l'illustre défunt, celle où il s'est singulièrement distingué.

Rempli de grandes vues, se faisant à lui-même l'idée la plus étendue de ses devoirs, animé d'un zele patriotique, éclairé & pur, il apperçut tout ce qu'il avait à faire. Il ne s'effraya d'aucun travail ; il en avait pris de bonne heure l'habitude ; sa santé seconduit

6. JOURNAL HELVETIQUE.

son courage ; il était éloigné, par goût autant que par principe, de toute dissipation ; son unique passion était de s'occuper utilement pour les concitoyens.

En conséquence il porta l'œil le plus attentif à la marche & aux usages du conseil d'état, dont il était membre ; il chercha dans les monumens du siècle passé & des précédens, l'esprit qui en avait dirigé les délibérations, & produit les diverses opérations.

Le conseil de Geneve, différent des autres, est chargé d'une administration presque universelle. Appelé tout à la fois à veiller à la haute police, à juger des affaires civiles & criminelles, à embrasser toutes les vues politiques, tout ressortit à lui : il donne le mouvement & la vie aux autres conseils ; il est le centre d'union, & comme le foyer où tout se prépare & se mûrit. En particulier c'est à lui qu'appartiennent les affaires criminelles ; il en est juge en dernier ressort.

Voilà bien des objets intéressans, des vues qui se combinent. M. Cramer les saisit toutes, & fit face à toutes dans la théorie & dans l'exécution. Tout à la fois conseiller prudent, juge éclairé, criminaliste consommé, & vraiment homme d'état, on voit avec plaisir la marche qu'il suivit pour se rendre également habile en ces différens genres.

Il étudia à fond l'histoire de sa patrie & celle des Etats voisins. Leurs intérêts respectifs, les ménagemens à garder avec chacun d'eux, & ce qui n'était pas moins délicat, les attributions de chacun des corps qui composent la cité, les points qui les séparent & ceux qui les réunissent, les meilleures regles à suivre pour avoir la paix au dehors & la tranquillité dans l'intérieur, tout était présent à son esprit. Personne n'eût été plus en état que lui de publier les fastes de Geneve, & de présenter sous leur vrai point de vue ses diverses révolutions.

Mais pour opiner dans les différens conseils, pour juger des causes civiles & criminelles avec toute l'étendue possible de lumieres, M. Cramer, non content d'y porter un sens droit, une attention que rien ne pouvait détourner, la probité, l'impartialité la plus délicate, & une connaissance supérieure des loix, s'astreignit à un travail, dont tout autre aurait pu se rebuter par sa longueur & sa sécheresse.

Il étudia les registres des conseils dès la formation de la république, & en fit des extraits aussi clairs que précis; il lut tous les plaidoyers imprimés ou seulement récités qu'il put se procurer, sur des affaires de quelque importance; il résuma les rai-

8 JOURNAL HELVETIQUE.

sons pour & contre, il y joignit les Jugemens rendus, avec leurs motifs, il les rapporta tous à différentes classes, & s'en fit des indices exacts & d'une recherche aisée; c'est la matiere de plusieurs volumes *in-folio*.

M. Cramer en cela, n'avait pensé qu'à son instruction particuliere; il y trouvait une grande commodité lorsqu'il s'agissait de se munir d'autorités, de prendre un parti sage & conforme aux anciennes maximes. Cette étude réfléchie, toujours éclairée par les principes du droit, secondée d'une mémoire heureuse qui lui rappelait tout à propos & dans l'ordre des tems, ajoutait à la facilité de son élocution, & donnait un grand poids à ses avis & à ses décisions. Sur quelque matiere qu'on opinât, M. Cramer était en état de rappeler ce qui s'était dit ou fait là-dessus dans des cas analogues ou approchans; ou si sa mémoire ne le servait pas à point nommé, il trouvait presque au moment dans ses recueils, de quoi suppléer à ce qu'il avait omis.

Ce trésor de science était comme un répertoire sûr & toujours ouvert, d'une ressource infinie & de chaque moment aux corps supérieurs; il épargnait des longueurs, & la perte d'un tems précieux qui, sans ce fil, se consume souvent en recherches infructueuses.

Mais ce n'était pas assez d'avoir comme en argent comptant la science du gouvernement ; M. Cramer avait de plus une netteté d'idées , un choix heureux d'expressions , une éloquence naturelle & noble qui , jointe à une belle physionomie , à une voix sonore & harmonieuse , le faisait écouter avec un plaisir singulier , & lui donnait un grand ascendant dans les assemblées publiques. On croyait entendre la vérité même & la voix de la patrie. Quand il parlait , c'était toujours sans passion , sans y mettre la chaleur du ton ; avec une gravité douce & ferme , rien de subtil & de recherché , tout paraissait venir de source & du sujet même. Il s'appuyait sur une base solide , posait des principes lumineux & reconnus , en tirait des conséquences simples & naturelles , comparait les avantages avec les pertes qui pouvaient résulter du parti qu'on prendrait , puis écoutait les autres avec plus d'attention qu'on ne lui en avait donné à lui-même , & ne parut jamais blessé d'aucune opposition même vive à sa manière de penser & aux avis qu'il avait ouverts. Il excellait surtout , lorsqu'il s'agissait de faire le rapport d'une affaire épineuse , d'un procès compliqué , ou de quelque commission importante dont on l'avait chargé. Lorsqu'il était

question , dans des tems de relâchement , d'insister sur la beauté de l'ordre , la sagesse des loix , l'importance & la sainteté de la religion du serment , l'intérêt majeur de la patrie ; son cœur alors , prêtant à la vérité la vive & forte impression dont il était animé , on croyait entendre un sage , mais un sage revêtu de l'autorité du magistrat , un patriote , mais chrétien.

Ses mœurs étaient aussi simples que douces : assidu dans sa maison , on l'y trouvait toujours quand on avait à lui parler. Son accueil était obligeant & plein d'une politesse qui n'était rien à la franchise ; il écoutait chacun , & communiquait ses lumières à quiconque en avait besoin. Il était gai naturellement , & fait pour la société ; d'une conversation agréable , mais qui se portait volontiers sur l'utile , ne se faisant valoir sur quoi que ce soit , toujours prêt à rendre justice aux autres , & ne ramenant jamais l'intérêt à lui. S'il inspirait du respect , ce n'était point par son rang , c'était par les lumières supérieures & par ses vertus.

À Geneve , comme dans les républiques réformées , la religion se lie à tout : l'idée du citoyen , du magistrat , ne peut point s'y séparer de l'idée de l'homme religieux. Aussi M. Cramer , au milieu du flux & re-

flux des pensées du siècle, eut-il toujours pour la religion chrétienne réformée, qu'il connaissait bien, le respect qui lui est dû; il en parlait en homme qui en sent l'excellence; il était assidu au service religieux. Des prédications édifiantes le touchaient, & lui ont plus d'une fois fait verser des larmes; il sentait le prix des bonnes choses en tout genre.

Il aimait la lecture & sur-tout les livres d'histoire; & dans les momens de loisir que lui laissaient les affaires d'état, il cultivait par préférence les lettres latines & les ouvrages de Cicéron, dont il eût dit comme Erasme, *qu'on ne sortait jamais de cette lecture sans se sentir plus homme de bien.* On pourrait marquer plus d'un rapport entre ces deux excellens conducteurs d'états, dans les tems orageux, & dans les tems tranquilles. Sensible, comme le sont les belles ames, M. Cramer était tendrement attaché à ses anciens amis; il en avait du premier ordre dans les républiques voisines & alliées. Personne n'aima plus que lui sa patrie: il y rapporta toujours ses principales vues; il chérissait sa famille, & en était chéri; peu répandu, il mettait son bonheur dans la vie domestique; il était l'ami, le confident intime de ses enfans; il se plaisait à diriger les

études, à féconder l'émulation de son petit-fils.

Il fut toujours assidu à une société littéraire, où il était vénéré & chéri. Une modestie charmante assaisonnait ses discours, & laissait presque oublier sa supériorité, en lui assurant un hommage plus pur & plus délicat. Peu d'hommes étaient plus nécessaires à leur famille, à leurs amis, à leur patrie; peu d'hommes réclamaient mieux contre le luxe & la mollesse du siècle; c'était par son exemple encore plus que par ses leçons. Il emporte les regrets bien vifs de tous ses concitoyens: on dit avec attendissement, qu'il est bien difficile de remplacer un tel homme; mais en même temps l'espoir du public se repose sur M. son fils, professeur en droit depuis 15 à 18 ans, & qui, plein de talens, de lumières, de vertus, ayant eu de plus l'avantage d'être élevé par cet excellent père, peut seul, en marchant dans la même carrière, adoucir les regrets d'une aussi grande perte.

II. *Elémens d'oryctologie, ou distribution méthodique des fossiles. Par M. B. C. P. de la C. de P. membre de plusieurs académies.*

Neuchatel , chez la Société Typographique , 1773, 1 vol. in-8°.

LA nature, si féconde en productions variées, offre à l'homme des trésors trop souvent négligés, ou même absolument inconnus. Tous les jours on découvre des objets nouveaux, tous les jours on apperçoit que les objets déjà connus depuis long-tems pouvaient être appliqués à des usages auxquels on n'avait pas encore songé. Cette observation est vraie de toutes les parties de l'histoire naturelle. Il reste dans les trois regnes, une multitude immense de découvertes utiles, qui seront la récompense des travaux assidus de l'observateur attentif. Depuis le siècle d'Aristote & celui de Pljne, jusqu'à celui de Buffon, la zoologie a étendu ses progrès. La botanique est une source inépuisable de richesses. La minéralogie, ou l'oryctologie, embrasse une foule d'objets, dont la nature & les rapports entr'eux & avec nos besoins n'ont point été expliqués d'une maniere satisfesante. On a vu les curieux rassembler dans de riches collections toutes les parties du regne minéral, sans s'accorder entr'eux sur l'ordre qu'ils devaient mettre parmi tant d'objets divers. Plusieurs ont sacrifié des sommes considé-

rables, pour satisfaire un goût passager qui tenait au caprice & à la mode, sans trop se soucier de l'utilité réelle de ces recherches. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, a senti ces deux inconvéniens, & il y a remédié; son but est de faire sentir l'importance de l'étude de l'oryctologie, & de montrer aux amateurs à disposer leurs collections de manière à les rendre plus utiles.

Pour se convaincre combien l'étude de l'oryctologie est utile à l'homme, il suffirait de dire en général qu'il n'est aucun art, aucun métier, aucune manufacture, où les fossiles n'entrent comme instrument, ou comme matière principale. La science des fossiles a donné lieu à une multitude de sciences & d'arts, dont la perfection dépend encore des progrès qui restent à faire sur des objets ignorés en certains pays, peu connus dans d'autres, & point assez approfondis par-tout. Que de contrées en effet où l'on ne connaît point encore les richesses renfermées dans les entrailles de la terre! Que de matières apportées du dehors, que le pays fournirait abondamment à ses habitans mieux instruits, & par-là plus industrieux! Une éducation bien dirigée devrait apprendre aux jeunes gens à connaître ces matières nécessai-

rès à l'industrie, aux arts, aux métiers, aux fabriques. Puisque l'on ne peut mettre au nombre des richesses d'un pays, que les productions de la terre qui se renouvellent, & les matières utiles que l'on tire de son sein, c'est par là même enrichir un pays que d'étendre la connaissance, la découverte & l'emploi de ces richesses naturelles & intérieures. Le premier de tous les arts, l'agriculture, suppose la connaissance physique des terres. Celui qui ne les connaît pas, agira au hasard, & sera un cultivateur incertain dans ses principes & fort médiocre dans sa pratique. La culture des bleds, des légumes, des herbes différentes, des près, des fruits, des vignes, des bois, toutes ces cultures, pour être dirigées avec intelligence, demandent que l'on connaisse bien le terroir que l'on veut travailler. Ce sont des observations exactes sur la nature des terres, qui ont fait découvrir qu'ici il faut brûler le terrain pour le rendre fertile; que là il faut y répandre de la chaux; qu'ailleurs il faut le couvrir de coquillages marins calcinés; que la marne qui se décompose à l'air est utile en d'autres endroits; que des terres légères & calcaires fertilisent par leur mélange, les terres grasses, fortes & froides. La forme des instrumens doit encore être

fort différente, selon la nature du terroir. Le climat, les saisons, les degrés du chaud & du froid, du sec & de l'humide dans l'air, influent aussi sur le sol, selon sa nature; & ces variétés demandent des précautions qui supposent toujours une connaissance réfléchie de son terroir. Si le peuple n'est pas capable de faire ces observations, c'est aux gens qui ont des lumières, des talens & du loisir, à étudier cette théorie, encore si négligée, quoique si nécessaire. Puisque l'agriculture a ses principes & sa théorie, pourquoi n'étudions-nous pas cette science dans les écoles? On apprendrait ainsi à estimer cet art important; on s'y appliquerait un jour, par là même qu'on s'en serait occupé dans l'enfance. Cette étude ne ferait-elle pas aussi utile que celle de tant de choses qu'on apprend pour les oublier, parce qu'elles sont inutiles dans tout le cours de la vie?

Les terres sont employées dans différens arts. Les terres argilleuses, naturellement molles & onctueuses, sont propres à absorber les matières grasses; & comme elles se durcissent au feu, elles deviennent utiles à l'homme en différentes manières. On les emploie d'abord à dégraisser les étoffes de laine. Les draps foulés avec cette sorte de terre, deviennent plus moelleux, plus pro-
pres

pres à recevoir de belles couleurs solides.

Pour les briques & les tuiles , on se contente d'ôter les pierres & le gravier , en pétrissant l'argille ; on la moule & on la cuit dans des fourneaux. Pour la faïance , on emploie de l'argille plus pure , plus homogène , mieux nettoyée , plus exactement pétrie : on la cuit avec plus de soin , dans des fourneaux à réverbère. Dans la porcelaine , il y entre aussi une argille très-fine , mêlée avec un sable très-fusible. La composition dépend du juste mélange de la matière calcaire & de la substance vitrescible , aussi bien que du degré de feu convenable. C'est encore la minéralogie qui a donné lieu à l'art des émailleurs. On couvre les poteries cuites , d'une poudre de verre , ou d'une matière minérale vitrescible , qui varie selon les couleurs : étendues dans une certaine quantité d'eau gommée , on les laisse sécher , & on les remet au four , pour fondre cet émail.

Les *sables* , aussi bien que les terres , entrent dans plusieurs arts importants. Ils sont d'abord la matière première & principale de tous les verres ; ils entrent avec la chaux , la brique & les pierres , dans la maçonnerie. La chaux se fait avec des pierres calcaires , comme le plâtre se fait avec des pierres gyp-

feuses, calcinées dans des fours différens. Les *marbres*, les porphyres, les granites font les ornemens des édifices. Le ciseau d'un sculpteur habile anime quelquefois ces marbres par les figures les plus intéressantes. On emploie les *ardoises* à couvrir les maisons, ce qui assure l'économie des bois qu'il faudrait consommer à faire des tuiles. On pourrait en trouver des carrières en divers pays où on ne les cherche pas. Les pierres de grais, plus ou moins fines & dures, servent à aiguiser les outils des artistes. Les pierres de rocher composées donnent des meules de moulin. Les cristaux & les pierres précieuses, taillées ou polies sur la meule, deviennent l'ornement le plus éclatant que le luxe ait imaginé. On grave quelques-unes de ces pierres, & ces gravures anciennes & modernes enrichissent plusieurs cabinets. Le lapis lazuli & la pierre d'Arménie fournissent à la peinture, l'un l'outremer, & l'autre la cendre verte.

Parmi les matières *bitumineuses*, il en est plusieurs dont l'usage est très-étendu. Les charbons de terre, ou de pierre, & les tourbes, peuvent tenir lieu de bois dans les maisons & dans divers ateliers. Si l'histoire naturelle était mieux cultivée, on trouverait ces matières en divers pays, où on ne les

emploie point. La cendre des tourbes est très-profitable dans les prés; les débris des tourbieres, consumés à l'air, forment un admirable engrais pour les vignes, les arbres, les jardins. On fait en Angleterre du charbon de tourbes, qui sert au traitement de quelques mines. Le *jais*, le *succin*, ou l'*ambre jaune*, donnent divers petits ouvrages d'agrément, de curiosité, ou de luxe. L'*ambre gris* est un parfum exquis, & il sert dans la médecine comme un cordial puissant. L'*asphalt* servait autrefois à embaumer les morts; aujourd'hui on l'emploie dans les cimens; on en enduit les bateaux, pour les garantir de la vermine. La *poix minérale* forme un mastic pour les ouvrages exposés à l'eau, & la *pétrole* sert dans des feux d'artifice. Le *soufre* entre dans une multitude de compositions qui servent dans la médecine & dans les arts.

Les *sels* entrent dans nos alimens. On les retire en pierre, comme celui de Vilicska & de Bochnia en Pologne; ou des eaux de la mer, ou des sources d'eaux salées. Il y a des eaux dont on tire des sels purgatifs pour la médecine. On l'extrait encore de quelques terres ou pierres, en les mettant dans des tonneaux avec de l'eau chaude, que l'on soutire ensuite pour en faire *crystalliser les*

sels. Le *vitriol*, ou la *couperose*, se tire des pyrites, ou il se forme comme dans une matrice. Pour cet effet, on étend les pyrites sur une aire bien glaisée, & on y verse de l'eau. Au bout de deux jusqu'à trois années, ces pierres sont décomposées, ou, comme l'on parle, effleurées. On calcine les pierres alumineuses pour en faire l'extrait de l'*alun*. On tire le *salpêtre* des terres végétales & animales, des plâtres, des terres nitreuses. Par la distillation on fait avec le salpêtre l'*eau forte* ou l'esprit de nitre, qui sert dans la chymie & dans les arts. Le sel de *glauber* & le sel d'*epsom* se tirent de cette eau onctueuse & impure, qui reste après la cristallisation du sel marin.

Les *metaux* & *demi-metaux* qui forment la classe des minéraux proprement dits, se trouvent dans la terre, sous différentes formes, avec un mélange de diverses matières. Pour les tirer & préparer, on emploie divers procédés admirables, qui sont enseignés dans la métallurgie. Les auteurs Allemands en ont fait une science, dans laquelle ils sont & seront encore long-tems nos maîtres. Le *cobalt* est toujours mineralisé avec l'*arsenic*. On le calcine dans un fourneau, qui a pour cheminée une longue galerie horizontale, terminée par une chambre. C'est là que l'*ar-*

senic se sublime sous la forme d'une poudre grifatre. La mine calcinée qui reste dans le fourneau est réduite en poudre & mêlée avec du sable pur & de la potasse. Du mélange mis dans des tonneaux avec de l'eau, se forme un corps lié qu'on nomme *saffre*; lequel étant vitrifié, donne le *bleu d'émail*.

Par la première fonte on dégage la mine de *cuivre* des parties les plus grossières du soufre. C'est la *matte de cuivre*, qui étant calcinée & refondue, donne le *cuivre noir*. S'il contient assez d'argent pour soutenir les frais, on le fond avec du plomb, & on en fait des pains que l'on porte au *fourneau de liquation*. Le plomb, en se fondant, entraîne l'argent avec lui; & le cuivre, qui n'a pu être dissous par ce degré de feu, reste seul. On le porte au *fourneau de ressuage*, où avec un feu plus fort, on sépare ce qui reste de plomb & d'argent. Le plomb mêlé d'argent, est calciné dans le fourneau de coupelle; & donne la *litharge*. Le cuivre, après avoir passé dans le *fourneau à manche*, devient ce qu'on nomme *cuivre de rosette*. On en connaît assez tous les usages. Le *cuivre jaune* & le *laiton* se font en cimentant des plaques de cuivre avec quelques mines de zinc, & les refondant ensuite pour les purifier. Il est employé par une multitude d'ouvriers. Le

bronze est une compôtion d'étain, de plomb, de cuivre & de laiton. On en fait des canons, des statues, des vases, &c. Le *métal du prince Robert* differe du laiton par les préparations du mélange, & par le zinc qu'on y ajoute. On en fait toutes sortes d'ornemens & ustensiles. Avec une plus grande portion de zinc & moins de plomb, on fait le *pinchebec* & le *similor*. Dans le *tombach*, l'alliage est de laiton, de cuivre & d'étain. Le *cuivre blanc* n'est autre chose que le cuivre blanchi avec l'arsenic. Le *verdet*, ou *verd de gris*, se fait dans des caves par la vapeur du marc de raisin, avec des lames de cuivre rangées dans des fols de terre.

La mine de *fer* se fond dans un fourneau ouvert, avec des charbons de bois ou de terre. Le fer aigre & cassant, qui coule par en-bas, s'appelle *gueuse*. On la reçoit dans des moules pour faire des marmites, des tuyaux, des boulets de canons & d'autres ustensiles. Celle qui doit être plus épurée se met dans le fourneau d'affinage, où on la rougit & la pétrit à diverses reprises, jusqu'à ce qu'on en ait fait des barres de différentes formes. Pour faire l'*acier*, on épure encore ces barres. On les rougit, jusqu'à ce qu'elles soient prêtes à entrer en fusion; on les bat sur l'enclume à plusieurs reprises. On les rougit de nou-

veau, & on les plonge subitement dans l'eau froide. Nous n'indiquerons pas tous les métiers qui emploient le fer diversement préparé.

Le *plomb* sert de même à bien des usages. On en fait des chaudières pour certains arts; on le lamine au travers des cylindres; on en fait des tuyaux, ou canaux pour les eaux. Les chaux de plomb, comme la *litharge* & le *minium*, sont employées dans différens arts. On fait la *ceruse* avec des lames de plomb que l'on met dans du vinaigre & qu'on enfevelit dans du fumier.

Avec l'*étain* on fait des ustensiles pour les tables & les cuisines. On en couvre le cuivre pour en prévenir la rouille qui est si dangereuse; mais cette précaution est trop souvent insuffisante. Les Romains argentaient le cuivre pour leurs cuisines, comme on le voit à des ustensiles trouvés à Portici. On lamine l'*étain* pour donner le teint aux glaces de miroirs. La *potée*, qui est cette chaux qui se forme sur la surface de l'*étain*; lorsqu'on le tient long-tems en fusion, sert à polir les verres & les métaux. Le *tuttenague* a deux parties d'*étain*, & une de bismuth.

L'*or* & l'*argent* les plus ductiles des métaux s'emploient à des usages connus. Comme ces deux métaux ont trop de mollesse pour

être employés à toutes sortes d'ouvrages , on les allie ensemble avec un peu de cuivre,

Les *semi-métaux* servent aussi dans différens arts. Le *mercure* sert dans la médecine à diverses compositions chimiques. On en fait des barometres & des thermometres ; on l'emploie pour purger l'or & l'argent. La peinture emploie l'arsenic jaune & l'orpiment ; l'arsenic blanc sert de mordant à plusieurs couleurs. Comme l'*antimoine* volatilise tous les métaux , excepté l'or , on s'en sert pour purifier ce dernier. Le *bismuth* sert à la place du plomb pour coupeller l'argent. On l'allie avec l'étain qu'il rend plus beau & plus sonore. Le *zinc* sert à faire le cuivre jaune & le laiton , & divers alliages de cuivre. Après cette esquisse imparfaite d'un immense tableau, on peut sentir que, dans le regne minéral , il n'est point de substance qui ne serve , ou ne puisse servir aux besoins de l'homme , à ses jouissances , ou à son utilité. Il est donc très-intéressant d'apprendre à connaître les fossiles : des élémens d'oryctologie peuvent donc être entre les mains de tout le monde.

On a vu paraître dans ce siècle , une multitude d'essais sur cette science, dont les méthodes différentes sont plus ou moins heureuses. *Bromell* & *Swedenborg* avaient publié

depuis 1722 jusqu'en 1730 diverses parties de la minérographie. Le célèbre *Linnaeus* donna en 1736, dans son système de la nature, une description méthodique des fossiles, plus complète que tout ce qui avait paru. *Vallerius* publia en 1747, sa minéralogie, qui parut à divers égards plus exacte & plus détaillée. Cet ouvrage fut traduit en français en 1753 par M. le baron d'Holbach. En 1748, *Voltersdorff* fit imprimer à Berlin son système minéral, où il rangea tous les fossiles sous sept grandes classes. Dès l'an 1750, M. *Bertrand* avait joint à son essai sur les usages des montagnes, l'essai d'une distribution méthodique de tous les fossiles, & cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois. En 1763 le même auteur donna son dictionnaire universel des fossiles, dans lequel il suivit souvent la méthode de *Vallerius*. M. *Valmont de Bomare* a composé depuis peu une nouvelle minéralogie, après *Vallerius* & *Cronstedt*. La minéralogie de *Cartheuser* avait paru à Franckfort en 1755; celle de *Justi*, à Göttingen en 1757; celle de *Cronstedt*, à Stockholmen en 1748; celle de *Vogel*, à Leipzig en 1762. M. *Monet* vient de faire imprimer à Paris une exposition des mines. En un mot, le catalogue que *Gronovius* a dressé en un volume in-4°, des livres

qui traitent des fossiles , prouve qu'on pourrait en former une bibliothèque prodigieuse : en sorte qu'on ne fait si cette multitude d'auteurs ne nuisent pas plus aux progrès de la science oryctologique , qu'ils ne les favorisent. Le livre dont nous rendons compte n'effuiera pas ce reproche. Il présente d'une manière courte & précise les élémens d'une science importante. Avec son secours, les curieux que leur état n'appelle pas à étudier l'oryctologie à fond , seront en situation de reconnaître les fossiles qu'ils voient dans leurs promenades , de ramasser ceux qui sont moins communs , de visiter les mines avec intelligence , de voir avec plus de plaisir les cabinets formés par les naturalistes : sur-tout il donne une méthode très-naturelle pour ranger une collection. Ce n'est pas les yeux , ou la symmétrie , qu'il faut consulter pour cela , c'est une méthode exacte. Un curieux qui suivrait les idées du célèbre auteur de ces élémens , rangerait sous neuf classes toutes les substances minérales ; les terres , les sels & toutes les matières qui se décomposent à l'air , ou qui tombent en efflorescence , dans des verres ou des bocals bien clos. Le cabinet ferait divisé en armoires , pour rassembler chaque classe à part , savoir : 1. les terres , 2. les sables ,

3. les pierres , 4. les fels , 5. les pyrites , 6. les demi-métaux , 7. les métaux , 8. les sulfures & les bitumes , 9. les pétrifications. Dans chaque classe , il y aurait un ordre de détail pour les genres & les espèces. Il y aurait pour les petites pièces , des capsules mobiles de carton , où elles seraient déposées. Tout serait placé dans son rang , avec une suite de numéros correspondans à un catalogue méthodique , qui deviendrait , quand le cabinet serait complet , un cours d'oryctologie.

Si dans chaque pays il y avait un cabinet ainsi rangé , qui renfermât principalement les fossiles indigènes , on parviendrait à acquérir bien des connaissances qui manquent , & dont on tirerait le plus grand parti. En jettant un coup-d'œil sur seize tables méthodiques des fossiles , qui accompagnent cet ouvrage , on peut voir une idée de toutes les productions du regne minéral. Les développemens viendront ensuite , si on veut se donner la peine de lire le système entier suivant l'ordre des classes , genres & espèces indiquées. Tout annonce dans cet ouvrage , un savant déjà versé dans ces matières , un observateur attentif qui a profondément étudié son sujet , qui a apprécié tous les systèmes , comparé toutes les observa-

tions, & y ajoute toutes les lumières que lui ont fourni son expérience & ses propres réflexions. On reconnaîtra sans peine un auteur déjà connu par plusieurs ouvrages dans le même genre, qui lui ont acquis une réputation bien méritée.

III. *Voyage d'Italie, ou recueil de notes sur les ouvrages de peinture & sculpture qu'on voit dans les principales villes d'Italie. Par M. COCHIN. Nouvelle édition, à Lausanne, chez J. P. Heubach 1773, 3 vol. petit in-8°.*

MULTIPLIER les éditions des ouvrages destinés à rendre plus communes des connaissances utiles ou agréables, c'est toujours rendre un service intéressant au genre humain. Le mérite de celui dont nous annonçons la réimpression est trop connu, de même que les talens de son auteur, pour que nous ne soyons pas dispensés de faire l'éloge de l'un & de l'autre. Le goût de M. le marquis de Marigny pour les beaux arts, & le desir qui l'animait de remplir avec distinction la charge de surintendant des bâtimens de S. M. Très-Chrétienne, dont il avait

eu la survivance , l'engagerent à faire le voyage d'Italie , pour voir & examiner les nombreux chefs-d'œuvres d'architecture & de peinture que renferme cette belle partie de l'Europe. Pour assurer mieux le succès de ses vues , il se fit accompagner par un architecte célèbre , & par l'auteur , qui avait acquis la plus grande réputation pour la peinture & la gravure. Cet ouvrage n'est proprement qu'un recueil d'observations faites & de jugemens portés sur les objets dans ces deux genres , qui invitent tant d'étrangers à visiter l'Italie , & qui méritent en effet leur attention. Mais le peu de connaissances dont la plupart de ces derniers sont doués relativement aux beaux-arts , les rend incapables d'en distinguer & d'en apprécier les plus riches productions. Informés que l'on trouve à chaque pas dans ce pays-là de superbes édifices , de beaux tableaux , une admiration universelle s'empare d'eux ; leurs sens sont également affectés de tout ce qu'ils voient , & ils ne peuvent que rapporter très-peu de fruit de leurs peines & de leurs dépenses. Les voyageurs dont il est ici question , forment le contraste parfait avec eux. " Nous avons vu , dit M. Cochin , les beautés avec transport , & les défauts qui se trouvent dans les plus belles choses ,

fans mépris. Nous y avons appris que ce qui forme le vrai beau , n'est pas de n'avoir point de défauts , mais d'avoir des beautés capables de les compenfer & de les faire oublier. „

Au refte , l'auteur n'a pas prétendu rendre un compte exact de tout ce que l'architecture & la peinture préfentent d'intéreffant dans les divers pays de l'Italie. Il n'y eft même rien dit de tant de chefs - d'œuvres que la ville de Rome renferme. Ce doit être là matière d'un ouvrage à part , qui a paru en italien fous le titre de *Descrittione di Roma antica & moderna* , & dont l'éditeur de ce voyage promet une traduction. Quoiqu'il ne foit ici queftion que de tableaux & de bâtimens , & que cet ouvrage ne paroiffe intéreffer que les amateurs, il n'eft aucun des voyageurs que la curiofité attire en Italie , à qui il ne foit utile , pour fe former le goût & difcerner les objets dignes d'être obfervés. Tous ceux qui font affez heureux pour trouver dans leur fortune & leur loisir les moyens de pouvoir en juger par eux-mêmes , doivent naturellement defirer de devenir , au moins jufqu'à un certain point, connoiffeurs en peinture & en architecture , & de fe rendre familiers les termes particuliers à ces deux arts : c'eft à quoi ils parviendront ,

en prenant le livre que nous annonçons , pour leur itinéraire , d'autant plus qu'il n'en existe aucun autre dans notre langue pour ces mêmes objets.

IV. *Histoire de la conversion du comte Struensée , ci-devant ministre du cabinet de S. M. Danoise ; avec la relation de la maniere dont il est parvenu à changer ses idées en matiere de religion ; telle qu'il l'a donnée lui-même par écrit. Publiées par le D. MUNSTER, & traduites de l'allemand. A Laufanne, chez J. P. Heubach, 1773 ; 1 vol. grand in-8°.*

L'HISTOIRE & la fin tragique du comte Struensée sont des faits récents & connus de tout le monde. Un ecclésiastique plein de zele, de lumieres & de charité, entreprit de l'instruire & de le consoler dans sa prison. Il réussit à lui démontrer la fausseté des principes qu'il avait précédemment adoptés, & à lui faire goûter les vérités salutaires de la religion chrétienne. Après avoir eu un grand nombre d'entretiens avec cet illustre criminel, il l'engagea à en développer lui-même les effets & les fruits, dans un écrit de sa

main, adressé à son convertisseur, qui en conserve l'original précieusement, comme une preuve du succès de ses travaux charitables.

Outre la préface du docteur Munster, on en trouve une du traducteur, qui prétend avoir découvert & assigné les véritables causes de la disgrâce du comte. Il ne dut peut-être son malheur qu'aux nouvelles loix, à la confection desquelles il avait présidé, & qui aigrissent divers ordres de l'état contre lui.

V. *Discours sur l'éducation d'un jeune homme de condition, à l'usage des instituteurs.*
 Par JEAN-JACQUES GALLOIX, citoyen de Genève : avec cette épigraphe tirée d'Horace : *Versate diu, quid ferre recusent*
Quid valeant humeri. C'est-à-dire :
 Craignez d'un vain espoir les trompeuses amorce

ces,
 Et sachez mesurer votre charge à vos forces.

À Berlin, chez Vols & Jaspersd, 1773,
 in-8° de 72 pages.

CET ouvrage contient beaucoup de choses en peu de mots. Des vues neuves & intéressantes le rendent propre à propager le
 génie

généie , les talens & les grandes vertus. L'auteur , après avoir parlé des avantages de l'éducation , jette un coup-d'œil rapide sur celle qui regarde la premiere jeunesse depuis le berceau jusqu'à dix ans , qui est l'âge où il prend son élève. Il change & rectifie l'ordre actuel des études ; il s'éloigne également des deux systêmes d'éducation , qui partagent les gens de lettres , dont l'un tend à abandonner à eux-mêmes les enfans pendant les douze ou quinze premieres années de leur vie : l'autre, d'employer ce tems uniquement à l'étude de la géométrie , des mathématiques & autres sciences abstraites.

Les passions , l'art important de les diriger , leur utilité sur-tout dans l'éducation d'un jeune homme destiné à remplir de grandes places , fait une partie principale de l'ouvrage ; cela joint à la chaleur du style , à la nature du sujet & aux contradictions où tombent la plupart des parens dans les vœux qu'ils forment & que l'auteur releve , contribue à rendre ce morceau très-intéressant. Il détermine , relativement aux postes importants , les especes d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire d'un jeune homme de condition. Il prescrit les moyens les plus sûrs pour animer en lui la passion de la gloire & de l'estime. Il fait voir com-

bien son éducation doit être différente de celle de l'homme privé, appelé à servir sa patrie seulement par l'innocence de ses mœurs. Il accompagne en observateur le jeune homme dans ses voyages, & lui enseigne la science du monde. Enfin il indique à quelles marques on peut connaître l'état pour lequel son élève est le plus propre.

Pour donner à nos lecteurs une idée de la manière & du style de M. Galloix, nous citerons avec plaisir un morceau de son ouvrage, sur la nécessité à l'homme d'état de se connaître en physionomies & de savoir discerner au coup-d'œil les esprits, en apprécier les talens & les faiblesses. " Il est certain, dit l'auteur, page 31, que les symptômes extérieurs de la constitution physique manifestent dans chaque homme son caractère moral. Le *sanguin* est inconstant; il n'est pas léger, car les impressions qu'il reçoit sont très-vives & très-promptes, c'est la raison qu'elles ne durent pas; il est nécessaire de changer. Chez le *bilieux* elles sont moins promptes, mais plus profondes & plus durables: l'imagination de ce dernier est plus forte, mais sujette à des écarts; ses passions sont plus véhémentes, il est vain & tourmenté par l'ambition: l'imagination de l'autre est plus fleurie, ses passions sont

plus turbulentes ; il est avide de plaisirs , il aime l'éclat. Le premier a des besoins de cœur , ses écrits parlent au cœur , il a l'âme tendre : l'autre a des besoins d'esprit , ses écrits parlent à l'esprit , il a l'âme élevée. L'un a du penchant pour les sciences agréables ; cependant on le voit rarement couronné des lauriers d'*Apollon* , ses études demandent d'être variées : l'attention de l'autre peut se soutenir plus long - tems sur le même objet , il est plus propre aux sciences qui demandent de la méditation , mais souvent il manque de goût. Le *sanguin* au contraire a le tact fin & la délicatesse des perceptions dont la nature a doué les femmes , parce que comme elles il a la fibre déliée & le genre nerveux très-sensible.

Semblable au trait de la lumière qui est composé de plusieurs rayons , chacun de ces traits caractéristiques est subdivisible en une infinité de nuances , dont la connaissance est le prisme propre à décomposer dans chaque homme ses sentimens habituels & les motifs de ses actions. L'homme qui a des besoins de cœur , est nécessité à être bon ; il ne peut blesser personne sans se blesser lui-même , il est généreux , le bien qu'il fait aux autres il le partage ; sa sensibilité physique & morale le sauve des goûts peu déli-

cats auxquels les autres tempéramens obéissent. L'homme qui a des besoins d'esprit, est caustique parce qu'il est vain, son amour propre se plaît à abaisser les autres, pour s'élever au - dessus d'eux; s'il est libéral, ce n'est pas pour satisfaire un besoin, c'est pour contenter sa vanité: son défaut de sensibilité se décele en tout; dans le monde il sacrifiera l'amitié au plaisir de dire un bon mot: dans ses écrits il cherche toujours à relever le simple du sentiment par quelque tour ingénieux; c'est une lumière vive, mais sans chaleur. „





SECONDE PARTIE.

NOUVELLES LITTÉRAIRES
DE L'EUROPE.

FRANCE.

*L. Toni & Clairette, par M. de la Dixmerie.
4 parties. Paris, chez Didot, 1773.*

Nous avons observé ailleurs, que l'extrait ou l'analyse décharnée d'un roman nous paraissait un objet peu propre à amuser nos lecteurs, puisque ces sortes d'ouvrages si uniformes pour l'ordinaire quant au fonds & aux événemens, tirent leur principal mérite du style & du coloris. Aussi nous serions-nous bornés à une simple annonce de cette nouvelle production de M. de la Dixmerie, si elle n'était pas précédée d'un *discours sur l'origine, les progrès & les genres des ro-*

mans, lequel nous a paru mériter quelque attention.

Le regne de la fable, *dit cet auteur*, est presque aussi ancien que celui de la vérité. Les hommes se créèrent des dieux & des héros, capables de grandes actions & de faiblesses. Les poètes, tels que Hésiode & Homère, ont été les premiers romanciers. On aime en général le merveilleux, il regne dans les anciennes histoires. On a prétendu que la *Cypédie* n'était qu'un roman, on a accusé l'historien d'Alexandre de ne pas s'être toujours borné aux faits vrais.

Le roman proprement dit, embrasse dans une narration plus ou moins longue le tableau des passions & des faiblesses humaines, & développe les replis du cœur; & comme les penchans des hommes sont à peu près les mêmes, il rapproche, mieux encore que l'histoire, le héros de son lecteur. Celui-ci, par un retour naturel sur lui-même, s'intéresse au sort du premier, s'il est malheureux. Alexandre nous touche moins que Porus son prisonnier. C'est ce qui vraisemblablement a fait naître l'idée de rassembler dans une narration suivie, des événemens & des situations propres à émouvoir un lecteur sensible. Telle fut l'origine du roman.

On ne voit pas cependant que les Grecs

dans leurs beaux siècles aient connu & cultivé ce genre. Trop barbares, pour être amoureux, Briseis n'était que l'esclave d'Achille, les amans de Pénélope ne sont que de vils parasites. A Sparte les femmes dûrent à leur adresse plutôt qu'à leur beauté, l'ascendant qu'elles prirent sur des hommes qui ne savoient que se battre & cultiver la terre. Chez les Athéniens, les femmes, plutôt par politique que par jalousie, vivaient très-retirées. Alcibiade, né galant, parut comme un phénomène. Cependant Anacréon & Sapho chantaient l'amour dans leurs vers. Les premiers Romains, presque aussi austères que les Spartiates, ne regardaient leurs femmes que comme une possession dont ils devaient compte à la république.

La fable était née dans l'orient. On y mettait la morale en action. Des animaux furent les premiers interlocuteurs, on y substitua des hommes. Les Asiatiques sont fort enclins à l'amour; cette passion devint la base de leurs écrits. Après les conquêtes d'Alexandre, les Grecs mêlés avec les Perses prirent, le goût des romans. Il fallut cependant quelques siècles pour en produire un qui fût régulier. C'est celui de *Théagène & Chariclée*, ouvrage d'Héliodore, évêque de Tricca en Thessalie, qui, dit-on, aimâ

mieux renoncer à son évêché qu'à son roman. Deux autres, quoiqu'inférieurs, celui d'*Ismene & Isménias* & celui de *Daphnis & Chloé*, ont été conservés. Dans les mêmes tems, on traduisait à Rome les fables Milésiennes : elles se trouverent dans le bagage de Crassus, lorsqu'il fut vaincu par les Parthes. On ne fait si l'ouvrage de Petrone est un roman ou une satire. L'*âne d'or* d'Apulée, tableau de la dépravation des mœurs de son siècle, renferme quelques épisodes intéressans, tels que celui de *Psyché*.

La chute d'un édifice entraîne la ruine des ornemens légers qui l'embellissaient. Les Barbares qui inonderent les provinces de l'empire Romain, avaient leurs poètes & leurs romanciers. Les Arabes répandirent leurs productions en ce genre dans les pays qu'ils subjuguèrent. L'imagination des Espagnols, non moins exaltée que la leur, enfantait un nombre prodigieux de romans de chevalerie, tels que l'*Amadis de Gaule*, *don Belianis*, &c. On fait que Michel Cervantes a fait un roman admirable, dans la seule vue de se moquer de tous les autres. Il réussit à corriger un abus, & ne trouva lui-même aucuns censeurs.

On a prétendu que les Français devaient aux Espagnols l'invention des romans. Se-

lon M. de la Dixmerie, c'est précisément l'opposé. Il cite en sa faveur le témoignage d'un Italien très-versé dans la littérature ancienne. Ce furent en effet les Troubadours Provençaux, qui instituerent ce genre de poésie. Leurs fabliaux sont des romans en vers rimés. *La science gaie*, c'est ainsi qu'ils nommaient leur profession, devint la science la plus cultivée chez nos aïeux. Il en résulta une foule de productions. Bocace y a puisé la plupart de ses nouvelles; & la Fontaine, en les puisant à son tour dans Bocace, n'a fait que revendiquer ce qui appartenait originai-
 rement à sa patrie.

Les Anglais eurent de très-bonne heure des chevaliers & des romans de chevalerie. Ils célébrèrent les faits merveilleux du roi Artus & des chevaliers de la Table-ronde. Mais depuis lors ils ont abandonné d'eux-mêmes ces inventions gigantesques, & cultivent aujourd'hui ce genre de littérature avec avantage: *Paméla*, *Clarisse*, *Grandisson*, sont des cours de morale pratique à l'usage de tout le monde; on y voit figurer des acteurs de tous les états, secret ignoré long-tems des romanciers Français, qui dans leurs ouvrages de ce genre, tels que le roman comique de Scarron, &c. s'attachent plus à peindre les ridicules qu'à corriger les vices,

à faire sentir les dangers de certaines situations, & à inspirer des sentimens louables. Les meilleurs romans anglais sont traduits en notre langue, & quelquefois rectifiés dans leur plan.

Le plus ancien des romans français proprement dits, est celui qu'on attribue à Turpin, archevêque de Rheims, & neveu de Charlemagne, dans lequel on exagere les faits de ce monarque & ceux de Roland, de Renaud, & d'autres personnages dont l'histoire fait à peine mention. Ce roman devint le modele d'un grand nombre de productions semblables pendant les trois siècles suivans. Ce fut alors qu'on vit paraître ces historiettes qui composent ce qu'on nomme aujourd'hui la *bibliothèque bleue*.

Les fées & les enchanteurs jouaient le plus grand rôle dans les anciens romans. Les premières semblent avoir pris naissance chez les Français. Le vulgaire de certains cantons croit encore à l'existence de Mélusine. Quelques fées étaient bienfaisantes, & d'autres malfaisantes. Les Gaulois avaient des druidesses à qui les prodiges ne coûtaient rien, & des demi-déesse forestières qui communiquaient volontiers avec les humains, & leur accordaient le pouvoir de se métamorphoser en diverses espèces d'animaux. A cer-

tains jours de l'année, dit *M. de Saintfoix*, & à la naissance des enfans, on dressait une table dans quelque chambre écartée, & on la couvrait de mets, afin d'engager les *meres*, ou les divinités subalternes, à honorer la maison de leur présence. C'est là l'origine des contes des fées. Les possesseurs des châteaux bâtis pour réprimer les courses des Normands, committaient à leur tour les plus grands excès. Quelques gentilshommes généreux s'engagerent à les réprimer. De là les chevaliers errans, les géans & les monstres. Quelques couvens de moines, avantageusement situés, facilitaient l'enlèvement des femmes & des filles; on les assiégeait, il apportaient sur la breche quelques reliques, les assaillans pleins de respect se retiraient. De là les châteaux enchantés, &c.

Enfin on vit paraître un roman, dans lequel la féerie n'entre pour rien; c'est celui de *Astrée*, où de simples bergers prennent la place des paladins, dont les incidens sont naturels, & qui au lieu d'étonner l'esprit, intéresse le cœur. Le *Pencagruel* de Rabelais lui est antérieur; mais ce roman diffère de tous les autres par son ingénuité, la critique & les traits de génie qu'il renferme. Les romanciers donnerent dans la suite une autre tournure à leurs productions, ils méta-

morphosèrent tous leurs héros en paladins , & firent parler aux plus grands hommes de l'antiquité le langage des simples bergers. C'étaient des poèmes épiques en prose , surchargés d'épisodes & d'une longueur insupportable. Tels étaient les *Pharamond* , les *Cléopâtre* , les *Clélie* , &c. Scarron y puisa peut-être l'idée de son *roman comique* , destiné à les critiquer , par cela seul que ses héros sont pris dans la nature , & qu'il ne s'éloigne jamais de la vraisemblance. Le *roman bourgeois* de Furetière , quoiqu'inférieur , peut lui servir de pendant. *Zaïde & la princesse de Cleves* ramenerent le roman à son vrai ton. C'est la vraisemblance d'action , unie à des sentimens vrais ; ce sont des caractères pris dans la nature , & une marche tracée avec art , sans que l'art se fasse trop sentir.

Placera-t-on le *Télémaque* dans le nombre des romans ? Il faudra alors lui assigner une classe à part. Destiné , ce semble , uniquement pour les princes , l'auteur a su le rendre utile à tous les hommes. Il peut tout à la fois les intéresser & les instruire.

M. de la Dixmerie , continuant à faire passer en revue les écrivains de nos jours qui se font le plus distingués dans le genre des romans , parle des ouvrages de M^s Daunoi , de

le Sage, de *Marivaux*, de *Crébillon*, de *Du-
cloz*, de *l'abbé Prevost*, &c. Il n'oublie ni
l'*Héloïse* de *Rouffseau*, ni le *Zadig* de *Voltaire*.
Le beau sexe semble vouloir disputer au nô-
tre cette palme littéraire, à laquelle il a droit
de prétendre. Les productions de madame
Riccoboni sont connues par la délicatesse du
style & l'onction du sentiment. Après cela
sont venus les romans en forme de lettres,
& tant de brochures dont on est inondé.
Nous ne suivrons point notre auteur, dans
les jugemens détaillés qu'il porte de ces di-
vers ouvrages. On a beaucoup écrit pour &
contre la lecture des romans en général. Le
célèbre Huet, évêque d'Avranches, n'a pas
dédaigné de composer un petit traité sur les
romans, & pense qu'en corrigeant les abus
de ces sortes de productions, on parviendrait
à les rendre aussi utiles qu'agréables. D'un
autre côté, on a vu un ecclésiastique de nos
jours en proscrire la lecture, ne faire grâce
à aucun roman, pas même au *Télémaque*,
parce qu'ils contiennent la peinture des pas-
sions & des plus grands désordres; mais
l'histoire en fait de même, & ne peut s'en
dispenser. Faudra-t-il donc supprimer l'*É-
néide*, à cause de l'épisode de Didon, &
proscrire les chefs-d'œuvres de notre théâtre?
Si les romans peignent les passions, ils peu-

vent servir à les réprimer. Que l'on y trouve toujours les mœurs & la vraisemblance respectées, la vertu avec ses avantages essentiels, & le vice avec ses suites funestes, leur lecture pourra instruire : toujours ne sera-t-elle pas dangereuse, elle ressemblera à ces jeux de commerce, qui aident à passer un tems dont on ne fait que faire. On craint, dit-on, qu'elle ne dégoûte d'une lecture solide ; elle y conduit au contraire, c'est ce qu'il faut aux enfans dont on doit traiter l'esprit comme on en use pour le corps & pour le choix des mets. Les romans peuvent encore délasser l'esprit dans l'âge mûr.

On croit que rien n'est moins difficile que des compositions de ce genre. Un jeune homme, pour peu qu'il se sente d'imagination, s'y livre avec confiance. Écoutons ce que dit notre auteur sur ce sujet.

“ L'historien est un portraitiste asservi à des traits & à un local donnés ; le romancier est le peintre qui crée le local & les traits qu'il veut rendre. Il n'est comptable de son ouvrage qu'envers le goût, qu'il faut toujours consulter, & à cette portion de jugement, que l'imagination ne doit jamais méconnaître. Que doit donc faire le romancier ? Combiner son sujet de manière que l'instruction ne nuise point à l'agrément,

ni l'agrément à l'instruction. Il doit promener ses lecteurs plutôt que paraître les conduire, & eux-mêmes ne doivent point s'apercevoir qu'on les conduit. Un roman est le verger d'Idalie, où les fruits se confondent avec les fleurs, où l'on doit cueillir les uns & les autres sans effort, où tout se trouve prêt sans que rien paraisse avoir été préparé. Il faut, lorsqu'on arrive au terme, pouvoir se rappeler la route qu'on a suivie; mais il ne faut pas qu'on puisse entrevoir le terme, du milieu de la route. A ce prix le roman cessera d'être un ouvrage frivole. L'enfant de tout âge croira ne tenir qu'un hochet, & ce hochet pourra devenir pour lui un instrument utile. La morale doit être un peu déguisée, pour devenir plus agréable. Le Prothée de la fable était occupé à prendre mille formes différentes pour échapper à ceux qui le poursuivaient. La raison n'est que trop souvent réduite à ces sortes de métamorphoses, pour s'approcher de ceux qui la fuient.

Après avoir ainsi tracé les devoirs des romanciers, il ne reste plus qu'à examiner si l'auteur les aura remplis dans la nouvelle production qu'il donne aujourd'hui au public. C'est sur quoi nous ne préviendrons point le jugement de nos lecteurs.

Il y avait à Athenes un concours d'ar-

chitectes pour la construction d'un temple. Le premier développa devant ses concitoyens tous les secrets de son art. On applaudit à son discours. Un second se contenta de dire qu'il exécuterait tout ce que son collègue venait de détailler. Il eut la préférence.

Tel est le précis de la dissertation de M. de la Dixmerie sur les romans. Il ne s'est aperçu que pendant l'impression, qu'il n'y était point parlé des productions des Allemands en ce genre: oubli qui paraît assez singulier chez un auteur dont le travail est analogue; ne connaîtrait-il point les charmantes lettres de Sophie Sternheim, les intéressans ouvrages de M. Wieland, & de tant d'autres qui ont prouvé par le succès de leurs travaux, que la légèreté & les graces, nécessaires dans des ouvrages de pur amusement, ne sont pas l'apanage des seuls Français?

II. *Le manuel de l'homme, ou l'économie de la vie humaine.* Ouvrage traduit de l'anglais; in-12. 1773.

CE manuel n'est autre chose que le *Bramin inspiré*, ouvrage généralement attribué au

au lord Chersterfield. On y trouve rangées en plusieurs chapitres , les maximes les plus importantes de la morale. L'auteur avait cru devoir donner à son livre un titre oriental pour piquer la curiosité du lecteur. Ces maximes sont divisées en six parties. L'homme est d'abord considéré comme individu , ensuite comme affailli par les diverses passions attachées à sa nature ; enfin , comme soutenant avec ses semblables , des relations de mari , de pere , de frere , de fils , &c. sans omettre celles qui sont en quelque sorte accidentelles , & qui forment les différens ordres de la société humaine. On y examine aussi quels sont les devoirs de l'homme social & de l'homme religieux , &c.

III. *Le nécrologe des hommes célèbres de France ; par une société de gens de lettres.*
Paris , in-12. 1773.

ON ne peut qu'applaudir aux motifs & aux vues qui ont donné naissance à cet ouvrage, dont il a paru déjà quelques volumes. Tous les savans & les artistes célèbres , ou qui tout au moins ont mérité l'attention de leur siècle, ont droit à la reconnaissance publique ; c'est

même leur en donner une faible preuve, que de se borner à répandre quelques fleurs sur leur tombeau. Il serait à souhaiter qu'il se formât dans chaque pays une collection pareille, où l'on pût trouver une notice des divers travaux, par lesquels des citoyens ont cherché à se rendre utiles. En remplissant un devoir à leur égard, on exciterait peut-être une émulation dont les effets devien draient avantageux. Ce nouveau volume du nécrologe Français, contient les éloges de treize personnes qui se sont distinguées par leurs lumières, ou leurs talens en différens genres. Les acteurs, les musiciens, & les autres artistes qui se sont fait une réputation bien méritée, y trouvent leur place. Ces éloges sont courts, précis, judicieux. On pourra en juger par celui de M. le professeur Schœpflin, si connu dans la république des lettres, & mort en 1771. Nous croyons devoir le rapporter en entier.

Jean - Daniel Schœpflin naquit le 6 sept. 1694, dans le margraviat de Bade-Dourlac. Son pere exerçait à la cour du margrave un emploi important, & mourut en Alsace, avant que d'avoir joui de la réputation & des talens de son fils.

Le jeune Schœpflin reçut sa première

éducation dans l'université de Bâle , qui se glorifie encore d'avoir formé ses premières années, & préparé ses succès. Bientôt il alla chercher à Strasbourg les maîtres qui rendoient alors célèbres les écoles de cette grande ville : il s'y livra tout entier à l'étude des langues savantes. Encore tout chaud de la lecture de Tacite , & des malheurs de Germanicus , on le vit en 1717 intéresser à la mémoire de ce prince un peuple qui se glorifie de l'avoir eu pour vainqueur. Son panégyrique , prononcé en latin , fut applaudi , & imprimé par ordre de la ville. Il était difficile de ne pas être éloquent en traitant un pareil sujet : M. Schœpflin le fut , mais de manière à prouver qu'il pouvait l'être encore avec un sujet plus ingrat.

En 1720 , il fut nommé à une chaire d'éloquence & d'histoire. Sa réputation se répandit bientôt dans tout le nord. Les princes d'Allemagne envoyèrent leurs fils puiser dans ses leçons les principes du droit public , & révélèrent à la France le secret de ses talens. L'Allemagne , la Hollande , la Suede , la Russie , tenterent tour à tour de nous l'enlever. Mais Strasbourg était devenu sa patrie ; & la justice que cette ville rendait à son mérite , lui en avait acquis tous les droits. On augmenta ses honoraires ;

& par une délibération publique, il fut arrêté qu'il serait défrayé pendant deux ans, aux dépens de la ville, dans ses voyages de France & d'Italie.

Il vint à Paris étudier les bibliothèques & les savans; & avec de nouvelles connaissances, il en remporta l'estime & l'amitié des gens de lettres qu'il y avait vus. L'académie des inscriptions & belles-lettres l'associa en 1730 à ses travaux, & cette association ne fut point infructueuse. Nombre de dissertations répandues dans ses mémoires, justifient son choix & la réputation de M. Schœpflin. En 1733, une maladie violente fit désespérer de sa vie. Un poète allemand se pressa de donner une complainte sur sa mort : le malade eut beau revenir en santé, jamais le poète ne voulut se dédire. Il inséra ce poème funèbre dans la collection de ses ouvrages, qui heureusement n'iront pas tromper la postérité sur la date de la mort de M. Schœpflin.

En 1763, il engagea l'électeur de Bavière à fonder l'académie de Munich : il prononça le discours d'inauguration, & meubla d'antiques le trésor de l'électeur. Il ouvrait les séances publiques, qui se tiennent deux fois par an dans cette académie, par un discours, en qualité de président hono-

raire. M. Schœpflin n'était point avare de ses possessions littéraires. Sa bibliothèque, l'une des plus riches en histoire que jamais particulier ait possédées, était ouverte à tout le monde. Il en fit présent dans sa vieillesse à la ville de Strasbourg, à condition qu'elle continuerait d'être publique. Cette libéralité désintéressée fut reconnue par une pension de cent louis.

Les lettres devaient une récompense à un homme qui avait tant fait pour elles. Aussi en reçut-il un honneur qui semble réservé aux souverains. Le 22 novembre 1770, se terminait la cinquantième année de son professorat. Cette révolution devint une fête publique: le recteur y invita par un programme qui contient les plus grands éloges. Le 28 novembre, l'université s'assembla, & M. Lobstein, son orateur, prononça devant elle un discours à la louange de cet homme rare: la solemnité fut terminée par un grand repas. Ce témoignage d'estime publique ne coûta rien à la modestie de M. Schœpflin.

Les lettres lui avaient appris à s'apprécier lui-même; & tout le monde étant étonné de ses connaissances, il était humilié de leur peu d'étendue. Déjà il avait reçu un de ces honneurs qu'on n'accorde qu'à la mé-

moire des grands hommes. M. Ring, l'un de ses élèves, instituteur des princes de Bade, avait fait imprimer la vie de son maître en 1769; il n'y manquait que le dernier acte, & les vœux de l'Alsace en reculaient le terme. Mais en 1771 il fut attaqué d'une fièvre qui le conduisit au tombeau le 7 août.

Les magistrats de Strasbourg honorèrent ses funérailles par des distinctions particulières. On dérogea en sa faveur, au statut qui défend l'inhumation dans l'enceinte. Il fut enterré, par autorité publique, dans l'église de S. Thomas, dont il était chanoine.

M. Schœpflin connaissait la situation de l'Europe & les intérêts des puissances qui la partagent; ce mérite était connu; il fut souvent consulté, & il eut même l'honneur d'être choisi pour arbitre entre deux états souverains. Ses principaux ouvrages sont l'histoire de l'Alsace, ses *vindicie litteræ*, où il examine l'origine & les révolutions de la langue des Celtes; & l'histoire de Bade en 7 volumes. Il avait préparé de nombreux matériaux, pour servir de supplément à son histoire d'Alsace; il en a recommandé l'édition à M. Kock, son ami, qui l'avait secondé dans ses travaux, & dont l'université a couronné le mérite, en le nommant son successeur dans la chaire d'histoire & de droit public.

A L L E M A G N E.

IV. *Projets sur les arrangemens destinés à soulager les pauvres , de façon que les mendiens disparaissent sur-tout dans les villes d'une médiocre grandeur. Par M. BASEDOW. A Dessau, in-8^o, 1773.*

CET ouvrage a été composé par ordre de S. A. le prince régnant d'Anhalt - Dessau, qui, touché de la misère à laquelle les dernières calamités de l'Allemagne avaient réduit le plus grand nombre de ses sujets, souhaitait qu'on lui présentât les moyens de les soulager. M. Basedow, cet écrivain si estimable par l'étendue de ses connaissances & par l'usage qu'il fait en faire pour le bien de l'humanité, a pris la plume. Il a répandu d'excellentes vues dans cet écrit. Il s'éleve avec force contre le vieil usage qui défend aux pauvres de se marier, pour ne pas augmenter le nombre des misérables; au lieu que l'on devrait s'occuper du soin d'assurer la subsistance du pauvre, & lui procurer les moyens de pourvoir à celle de ses enfans. Cela n'est rien moins qu'impossible aux princes qui voudront être véritablement

les pères de leurs sujets. Ils en augmenté-
ront le nombre , ce fera leur première ré-
compense.

V. *Chefs-d'œuvres dramatiques , ou recueil
des meilleures pieces du théâtre François ,
tragique , comique & lyrique , avec des
discours préliminaires sur les trois genres ,
& des remarques sur la langue & le goût ;
par M. MARMONTEL , historiographe de
France , l'un des Quarante de l'académie
Française. Dédié à Madame la DAUPHINE.
A Paris , de l'imprimerie de Grangé.*

Nous allons mettre sous les yeux du lec-
teur le prospectus de cet important ouvrage.
“ Dans le nombre des personnes qui par goût
feraient leurs délices du spectacle , il y en
a que leur âge , leur état , leur façon de
penser & de vivre , en éloignent : c'est pour
les consoler de cette privation , que nous
avons imaginé de leur donner un recueil
des meilleures pieces du théâtre François ,
tragique , comique & lyrique , & de sup-
pléer , autant qu'il est possible , à la repré-
sentation théâtrale , en décorant chaque
piece , d'estampes & de vignettes , où les mo,

mens les plus intéressans de l'action soient mis sous les yeux du lecteur.

Si en littérature on n'a jamais vu de collection plus riche, nous osons dire aussi qu'en typographie on n'aura jamais vu de plus somptueuse édition.

L'idée d'ajouter au charme de la lecture une partie de l'illusion que fait la scène & le plaisir des yeux à celui de l'esprit, nous a engagés à réunir tout ce que la beauté de l'impression, du dessein & de la gravure peut avoir de plus séduisant.

Ni l'attention dans le choix des artistes, ni la dépense pour en obtenir de beaux dessein & de belles estampes, ni les frais d'une impression en beau papier & en beaux caracteres, rien de ce qui dépend de nous, ne sera négligé.

Nous avons engagé M. Marmontel à présider à cette édition, & il nous promet d'y donner tous ses soins.

Chaque volume de cette collection (*format in-4°*, grand papier superfine) contiendra quatre pièces de cinq actes, ou un nombre d'actes équivalent, à moins qu'il n'arrive, comme dans le premier volume, que les discours préliminaires, les remarques, &c. n'occupent l'espace d'une pièce ou de quelques actes: liberté qu'on se réserve,

mais dont on n'abusera pas.

A la tête de la collection, sera un discours préliminaire sur le système de l'art dramatique, son origine, ses progrès.

Chacun des genres sera de même précédé d'un discours qui lui sera propre; & chaque pièce, d'un examen.

A la première pièce que l'on donnera d'un auteur, sera jointe une notice de sa vie & de ses ouvrages.

Chaque pièce sera accompagnée de remarques critiques; les unes sur la langue, les autres sur le goût. Celles-ci seront en petit nombre à l'égard des pièces anciennes, & qui n'entrent dans ce recueil que pour marquer les progrès de l'art.

On sera plus sévère & plus attentif à observer les imperfections des pièces vraiment dignes de servir de modèles; mais dans ces remarques on n'oubliera jamais le respect que l'on doit aux grands hommes.

A l'égard des planches, voici comment elles seront distribuées. A la tête de chaque pièce, une estampe offrira aux yeux le principal événement. Des vignettes à la tête des actes, des culs-de-lampes à la fin, quand il y aura de l'espace, présenteront les scènes les plus intéressantes, & formeront ensemble le tableau de l'action.

Mais, quelques efforts que nous faisons

pour mériter à notre entreprise la confiance du public, comme il a été trompé plus d'une fois par de magnifiques promesses, nous évitons jusqu'à l'apparence de vouloir aussi l'abuser; & soit délicatesse de notre part, soit assurance du débit d'un si bel ouvrage, nous avons résolu, quelques frais qu'il exige, de nous passer du secours de la souscription en argent.

Ceux qui voudront se procurer l'avantage des premières épreuves, ne seront tenus que de se faire inscrire, pour un volume, sur nos registres sans aucune avance.

Chaque volume sera distribué, ou dans son entier, ou successivement pièce à pièce, au gré de l'acheteur; mais on n'aura chaque pièce détachée, qu'autant que le registre fera foi qu'on aura pris tout ce qui aura précédé.

Ainsi, sans aucuns frais d'avance, on peut s'assurer par une simple soumission limitée successivement à un seul volume, d'avoir un des plus beaux exemplaires d'un livre enrichi de gravures exécutées avec le plus grand soin.

Le prix de chaque volume sera de 24 liv. de France; & de chaque pièce en cinq actés; ou de l'équivalent, 6 livres. Par l'équivalent, nous entendons plusieurs petites pièces for-

mant le quart d'un volume.

Le-prix du premier volume ne sera que de 21 livres, les discours qui sont à la tête n'ayant point exigé de gravures.

Les volumes paraîtront successivement dans l'intervalle de six mois, à commencer au premier mai pour la première pièce.

On se fait enregistrer dès à présent, à l'imprimerie de Grangé, rue de la parcheminerie, & chez Brunet, marchand de papier en gros, rue de écrivains.

VI. Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes. Nouvelle édition, suivant la copie, à Amsterdam, 1773.

A VIS pour la souscription de cet ouvrage, en six volumes in-8° d'environ 130 à 140 feuilles grand papier, en caractères & papier de cet avis. On y ajoutera les tables nécessaires, & les additions & remarques qu'on voudra bien nous fournir.

CETTE histoire si intéressante & si bien écrite, étant fort goûtée & très-recherchée, mais étant fort difficile de se la procurer à

un prix raisonnable , on la propose par souscription , comme suit :

On paiera en souscrivant , dès à présent ,
fl. 2 courant d'Hollande, ou liv. 4 de France ,
ou rixd. 1 lubs courant rixd. 1

En recevant les deux ou trois premiers volum. en septembre prochain,
le double , soit fl. 4 d'Holl. ou liv. 8
de France , ou rixd. 2

En recevant les trois derniers volumes en décembre prochain , s'il est possible , fl. 2 d'Holl. ou liv. 4 de France , ou rixd. 1

Rixd. lubs courant 4

Si on n'a pas souscrit jusqu'au tems qu'on recevra les trois premiers volumes , on paiera alors rixd. 1 de plus , ou rixd. 5 ; & rixd. 6 , quand tout l'ouvrage sera fini.

Pour l'intelligence de l'histoire, on tâchera d'y ajouter quelques cartes géographiques , exactes & bien gravées , dont les degrés seront également déterminés sur une échelle commune. On les paiera , outre les prix ci-dessus , comme on le publiera en son tems.

On donnera la liste des souscripteurs avec le troisieme volume.

On souscrira chez les principaux libraires de l'Europe , & autres négocians qui distri-

62 JOURNAL HELVETIQUE.

Enverront cet avis , & on leur paiera les frais du port en recevant les volumes.

On pourra faire le reçu des souscriptions sur cet avis , où qu'on les reçoive.

On peut s'adresser chez C. Philibert à Copenhague , & à Genève chez C. Philibert & B. Chirol.

Le premier mai 1773.

VII. *Les trois siècles de notre littérature , ou tableau de l'esprit de nos écrivains , depuis FRANÇOIS I , jusqu'à nos jours.*

Avis des éditeurs sur cette nouvelle édition , en trois volumes in-12.

L'ACCUEIL qu'on a fait à cet ouvrage , au moment de son apparition , nous répond du succès de la nouvelle édition que nous présentons au public. Elle est considérablement augmentée , & revue avec soin. Mais , comme on pourrait nous soupçonner d'avancer cette assertion pour donner du relief à cette édition-ci , nous avertissons que les augmentations sont marquées par un pied de mouche. L'auteur a d'ailleurs revu tous les articles avec soin , & y a fait des corrections.

On a mis à leur véritable place les articles faits après coup, qui ne se trouvaient point dans l'ordre des *lettrines*, dans la première édition de Paris; faute que le contrefeseuf de Rouen avait servilement copiée. Et comme on pourrait contrefaire de même celle-ci; nous avettissons que la paraphe qui est au bas de cet avis, sera aussi derriere le frontispice du tome premier.

Ce 15 mai 1773.

VIII. *Les vrais principes de la lecture; de l'orthographe & de la prononciation française, de feu M. VIARD; revus & augmentés par M. Luneau de Boisjermain.*

Ouvrage utile aux enfans, qu'il conduit par degres de l'alphabet, à la connaissance des regles de la prononciation, de l'orthographe, de la ponctuation, de la grammaire & de la prosodie française: principalement destiné aux étrangers, auxquels on s'est proposé d'abrégér l'étude de notre langue, & généralement adopté dans routes les écoles de France: Deux parties, 36 sols, port franc par la poste: Chez Delalain libraire, rue de la comédie Française, 1773, avec approbation & privilège du roi.

Les personnes de province qui voudront se procurer les vrais principes, s'adresseront directement à M. Luneau de Boisjerman, rue & à côté de la comédie Française. Partout où elles seront fixées, il leur fera passer cet ouvrage par la poste, *port franc*. Il pourra également leur procurer, par la même voie, toutes sortes de livres au même prix auquel ils se vendent chez les différens libraires de Paris. Elles auront l'attention d'affranchir le port de leur lettre & celui de leur argent.

IX. *Cours d'histoire & de géographie universelle; ouvrage périodique, convenable aux deux sexes à tous les âges, & aux différentes formes d'éducation. Par M. LUNEAU DE BOISJERMAIN.*

LA distribution des leçons se fera par cahiers; on en donnera deux par semaine, le lundi & le jeudi régulièrement. Chaque cahier d'une feuille, imprimé en cicero, contiendra trois leçons; ce qui composera tous les trois mois un volume, à la fin duquel on rappellera, dans un abrégé succinct, les leçons du trimestre.

CONDITIONS,

C O N D I T I O N S.

Le jeudi 3 mai 1773, & le lundi suivant, on distribuera les cahiers de cette histoire, on continuera d'en donner deux toutes les semaines, & de les envoyer, port franc, à l'adresse de tous les abonnés.

Le prix de l'abonnement est de 25 liv. 4 sou pour Paris, & de 31 liv. 4 sols pour la province: on recevra pour chaque abonnement quatre volumes in-8°. & quatre cartes de géographie imprimées sur papier *grand aigle de France*, & ornées d'une bordure dessinée & gravée par M. Choffard, & d'un sujet historique, gravé d'après les desseins de M. Gravelot.

Les personnes de province affranchiront leurs lettres & le port de leur argent: elles s'adresseront directement à M. Luneau de Boisjermain, rue & à côté de la comédie Française. On s'abonnera à Paris, chez Delalain libraire, même maison & même rue.





TROISIÈME PARTIE.

PIECES FUGITIVES.

I. *Observation sur un degré de froid extraordinaire, faite par M. le professeur PALLAS à Krasnojark en Russie.*

CET habile professeur marque dans une de ses lettres, en date du 7 décembre 1772, que depuis le 10 novembre son thermometre, qui avait été constamment à 30 & même 35 degrés au-dessous du point de congelation, suivant l'échelle de M. de Réaumur, avait subitement baissé le 6 décembre jusqu'au 50e degré; que ce froid épouvantable avait duré tout le jour, & qu'ayant exposé à l'air libre une tasse de porcelaine avec un quart de mercure bien dépuré, le mercure, au bout de trois ou quatre heures, avait commencé à geler, & qu'en deux heures toute la masse était devenue si solide qu'il avait pu l'applatir

comme si elle avait été d'étain , avec un marteau qu'il avait eu soin d'exposer pareillement au grand froid pour lui faire acquérir le même degré.

M. Pallas assure qu'il a pris toutes les précautions imaginables, & que rien n'a pu l'induire en erreur. Aussi ce froid , quoique surprenant , n'a rien d'impossible ni de contradictoire. S'il faut un degré de froid artificiel de près de 60 degrés pour faire geler le mercure dans un lieu dont le froid naturel n'est que de 25 degrés , un froid naturel de 50, s'il s'étend par toute l'atmosphère , & qu'il dure assez long-tems , peut bien & doit même produire un semblable effet. Une certaine quantité d'eau , par exemple , exposée à l'air libre , lorsque le thermometre de M. de Réaumur est à zéro , gèlera au bout de quelque tems ; mais dans une chambre où le thermometre est de 5 à 10 degrés au-dessus du zéro , il faudra produire au moins un froid artificiel de 5 degrés autour de cette eau , avant qu'elle gele. Quoi qu'il en soit , le froid observé par M. Pallas , n'en est pas moins étonnant encore par un autre endroit : c'est la situation du lieu où il s'est fait ressentir , qui est à 55 degrés environ de latitude. Si l'on exécute les voyages intéressans , projetés pour découvrir un pas-

sage au nord, il y a toute apparence qu'il se présentera bien des cas où l'on fera de semblables observations entièrement imprévues, qui changeront les idées reçues à une infinité d'égards, & qui étendront considérablement la sphere des connaissances, toujours bien resserrée, malgré tous les efforts & tous les progrès d'un siecle où l'on semble marcher à pas de géant, en comparaison des tems de l'ancienne physique.

II. *Extrait d'un mémoire sur le thé.*

LE thé dont nous faisons une infusion, est la feuille d'un arbrisseau commun à la Chine & au Japon. Il s'en fait une si grande consommation en Europe, qu'on estime que ce commerce vaut annuellement aux Chinois 21 à 22 millions; & comme les Hollandais vont seuls au Japon, il en vient très-peu de ce pays-là. On a tenté de multiplier cet arbrisseau par le moyen des graines; mais elles sont toujours arrivées en Europe, rances & hors d'état de lever; ce qu'on doit attribuer plutôt au défaut de précautions, qu'à la jalousie de ceux qui les fournissaient.

Les Anglais, vivement occupés de cet ob-

jet , tirent aujourd'hui de la Chine des pieds & des semences de thé ; ils réussissent à multiplier cette plante chez eux , en mettant ces graines dans des caisses remplies de sable humide , que l'on a soin d'arroser pendant la traversée. Cet arbrisseau ; qu'ils mettent en espalier , commence à permettre qu'on en fasse des marcottes ; & par conséquent à devenir plus commun. Le duc de Northumberland a eu dans ses jardins un pied de thé qui a fleuri , & M. le chevalier de Janssen en cultive un autre qui vient d'Angleterre. On croit qu'il serait possible de cultiver cette plante dans nos climats , & qu'elle réussirait , suivant toute apparence , dans les provinces méridionales du royaume. C'est ce qui a engagé M. Fougeroux de Boudaïbi ; membre de l'académie des sciences de Paris , à rassembler dans le mémoire que nous analysons , tout ce que l'on a de lumières intéressantes & sûres touchant cet arbrisseau précieux.

Sa hauteur ordinaire est de quatre à six pieds ; il se garnit abondamment de feuilles : les nouvelles succèdent aux anciennes vers le mois de mars ; il fleurit au commencement de l'automne ; les fruits restent une année sur l'arbre avant que de parvenir à la maturité. Il croît ordinairement dans des

vallées & au pied des montagnes ; il ne paraît pas délicat, & aime les terres légères ; le thé crû dans des terrains pierreux & exposés au midi, est celui que l'on estime le plus.

Sans entrer dans les détails que renferme ce mémoire, & qui n'intéressent proprement que les botanistes, nous nous bornerons à ce qui regarde la récolte & la préparation des feuilles de thé ; article curieux & peu exactement connu jusqu'ici.

L'on cueille le thé avec plus ou moins d'attention. Quelques personnes sont désignées pour faire la récolte du thé destiné à l'empereur ; on exige d'elles la plus grande propreté, & on porte le scrupule jusqu'à ne leur donner que certaines nourritures, de peur que leur haleine ne porte quelque préjudice aux feuilles qu'elles doivent cueillir ; elles les coupent avant le lever du soleil. On fait choix des feuilles, que l'on détache de l'arbre une à une, & l'on ne cueille que les naissantes au moment qu'elles se dégagent de leur bouton. On a le plus grand soin de ne les pas froisser & de les garantir de la poussière ; enfin l'on devine aisément les attentions que l'on peut prendre quand on veut les porter jusqu'au scrupule. Il paraît seulement que le choix des feuilles, la

faison où on les récolte, peuvent produire de grandes différences dans la quantité du thé. Quand on presse l'ouvrage, un ouvrier peut en cueillir dix à douze livres dans une journée. Nous avons dit que le thé ne s'élevait qu'à la hauteur de quatre ou cinq pieds, ce qui donne la facilité de cueillir ses feuilles aisément; cependant quelques estampes Chinoises représentent ceux qui cueillent les feuilles, avec des bâtons qui portent à une de leurs extrémités un crochet, dans la vue, sans doute, de tenir les branches & de se mettre plus à portée par ce moyen, d'en détacher les feuilles facilement.

Comme l'arbre est garni de nouvelles feuilles vers le mois de mars, c'est le moment de la récolte, & celle qui est la plus estimée, parce que ses feuilles sont tendres & pleines de sève. La seconde récolte se fait au mois d'avril, & elle est moins bonne; enfin, le thé récolté dans les autres mois, est le plus commun.

On diffère un peu dans les moyens pour la préparation des feuilles de thé. Les voyageurs conviennent en général, que pour faire sécher convenablement les feuilles de la première récolte, il suffit de les mettre à l'ombre. Les autres demandent à être exposées à la vapeur de l'eau bouillante, pour

les amollir, peut-être même pour ôter une âpreté nuisible, qu'elles auraient sans cette précaution; car des voyageurs affurent que ces feuilles seraient désagréables, si on les prenait fraîches; mais qu'elles perdent en séchant, une vertu narcotique qui attaquerait les nerfs. C'est pour leur ôter ce qu'elles auraient de nuisible, qu'on les plonge un moment dans l'eau chaude, ou qu'on les laisse exposées à sa vapeur. Si-tôt qu'elles sont humectées & amollies, on les place sur des platines de fer échauffées à un point convenable, & placées sur le dessus du fourneau, de façon que la fumée ne puisse pas tomber sur les feuilles. Ce fourneau est une espèce d'étuve, d'où on les retire pour les rouler dès qu'elles sont un peu chaudes.

L'on donne le nom de *thé impérial* à celui dont on a fait la récolte avec les plus grands soins, que l'on a cueilli sur des plantes cultivées dans le terrain le plus convenable & le mieux exposé, & dans la meilleure saison. Il porte ce nom, parce qu'il est principalement destiné pour l'empereur; & on le connaît aussi sous le nom de *stéco de thé*.

Lorsqu'on n'apporte pas autant de soins à cueillir les feuilles, lorsqu'on n'est pas scrupuleux sur les espèces qui sont reconnues

pour fournir le meilleur thé & dont les feuilles ont plus de penchant, enfin quand on les fait sécher sans précautions, on a des thés de différentes qualités, quoique venus d'arbres de la même espece ; peut-être aussi leur donne-t-on des noms différens. Les provinces de la Chine qui récoltent du thé, peuvent encore varier dans les noms des thés qu'elles vendent aux Européens ; de sorte que l'on se tromperait, si l'on croyait qu'il y a autant d'especes de thés que nous connaissons de dénominations différentes. On trouve dans nos magasins le thé *bhout*, le thé *pecko*, le thé *verd*, le thé *heysuag*, le thé *saot-chaon*, &c. Celui *poudre à canon*, est un thé roulé, mais dont les feuilles sont seches, & qui se casse en petits grains.

On les prend une à une ; & les posant sur une espece d'étoffe fine, on les roule avec la paume de la main. C'est un travail difficile, parce qu'il faut que l'ouvrier leur laisse prendre sur le feu une vive chaleur pour pouvoir les bien rouler. On leur enleve une humidité qui les empêcherait de se conserver, en les exposant plus ou moins, & à différentes fois, sur les plaques chaudes ; il ne faut pas dès la première fois les trop sécher. Les jeunes feuilles qui ne doivent point être roulées, & que l'on destine à être en

poudre, exigent une plus forte dessiccation. Il paraît que ces préparations ne sont pas indifférentes pour la qualité du thé, & que sa bonté en dépend en partie. Il n'en est pas ainsi de celle de ployer les feuilles, qui ne peut servir que pour les conserver, mais qui ne paraît pas leur donner plus ou moins de qualité. On étend ces feuilles sur une table, pour mettre à part celles qui ont été trop séchées ou grillées. Celles-ci entrent dans les thés communs; il faut préparer les feuilles dès qu'elles sont cueillies, car un intervalle entre l'une ou l'autre de ces opérations, perdrait les qualités du thé; si les feuilles avaient fermenté, elles se noirciraient, & diminueraient beaucoup de prix.

Kœmpfer croit que le thé fraîchement cueilli nuirait à ceux qui le prendraient; il ajoute que la torrification n'ôte pas entièrement aux feuilles leur qualité narcotique, & qu'elle ne se perd qu'avec le tems. Les Japonnais n'en font usage qu'au bout de dix mois, & encore le mêlent-ils avec du vieux thé.

Enfin on met le thé dans de grandes boîtes carrées, vernies en dehors, couvertes d'une lame de plomb mince, & le thé est enveloppé d'un papier. On met encore le thé, lorsqu'il est en petite quantité, dans des

boîtes d'étain, dont le couvercle, rétréci & étroit, ferme à vis, & sur lequel on colle du papier. Le point important est d'empêcher l'évaporation des parties aromatiques du thé; cependant, malgré les précautions des Chinois, il perd son parfum en vieillissant.

Les Chinois joignent au thé quelques autres plantes pour le rendre plus stomachal. Ils en font des tablettes, ou en composent des bols. Ils tirent encore un jus des feuilles de thé, qu'ils font épaisir sur le feu en *extrait*, comme nous travaillons à-peu-près le jus ou sucre de réglisse. On met, gros comme une fève, de cet extrait dans l'eau bouillante, & les personnes de qualité en Chine en font un grand usage.

J'ai vu à Paris de ce jus de thé, venu de Pékin, qui avait été moulé dans un roseau, & qui était en bâton.

Les Japonnais coupent les sommités de la plante de thé, ils les trempent dans l'eau, plient les feuilles & en font de petits paquets, qu'ils lient & retiennent avec une soie.

Les Chinois préparent aussi seulement le bouton de la feuille du thé, dès qu'il sort des branches; & avant qu'il soit ouvert, ce bouton est simplement séché; il est d'un gris argenté & un peu velu. Ce thé est fort rare ici: j'en ai vu que j'ai fait ouvrir dans l'eau.

Il est inutile de s'élever ici contre un propos répété sans fondement en France. On dit communément que les Chinois ne nous envoient que le thé qui, pour leur usage, a déjà souffert une infusion. Il faudrait que cet arbre fût bien rare dans ces provinces, pour que ceux qui en font un commerce immense, le ménageassent à ce point. Ce qui peut avoir donné lieu à cette fable, c'est peut-être l'opération de la vapeur de l'eau bouillante qu'on lui fait subir, & qu'on a mal-à-propos prise pour une infusion.

III. *Expérience sur la multiplication des grains.*

ON a rapporté dans quelques journaux littéraires, une expérience faite par M. Exleben, directeur des jardins impériaux à Petersbourg, & relative à la multiplication des grains. Comme elle intéresse essentiellement l'agriculture, elle appartient à tous les peuples, à tous les pays, & nous croyons ne pas pouvoir nous dispenser de la faire connaître à nos compatriotes, en leur donnant un précis de ce que l'on trouve plus détaillé dans la Gazette universelle de litté-

rature des Deux-Ponts, dont les auteurs paraissent avoir été exactement informés du fait & de ses circonstances.

M. Ecleben fit voir, l'automne dernière, une tige de seigle de 376 épis, dont les plus grands portaient jusqu'à cent grains, & les plus petits au moins quarante. Plusieurs savans & amateurs, distingués par leur rang & leurs lumières, s'assemblerent à ce sujet, & reconnurent, après l'examen le plus attentif, que cette tige venait réellement d'un seul grain, sans aucune jonction artificielle, & offrirent même d'en donner leur déclaration par écrit. Mais M. Ecleben se contenta d'avoir prouvé qu'il était possible de tirer de la tige d'un seul grain, dans une année, 20 à 30 mille grains. Selon la méthode de M. Miller de Londres, on pourrait aller jusqu'à un million; malheureusement il ne paraît pas qu'on puisse l'exécuter en grand. Celle de notre physicien n'a point cet inconvénient. Elle est si simple, que le moindre paysan est en état de la comprendre. Il expliqua à l'assemblée, d'où procédait cette multiplication extraordinaire, mais sans lui développer le secret de l'opération; assurant simplement qu'elle ne demandait de la part du cultivateur, ni une peine, ni une industrie beaucoup plus considérable que celles

qu'exigent les méthodes ordinaires. Il ajouta qu'il devait cette découverte au hasard, qu'il l'avait vérifiée par un grand nombre d'expériences, & il fit voir combien il y aurait à gagner pour la Russie, si l'on augmentait le rapport en diminuant les semences de moitié.

L'expérience de M. Ecxleben est commencée & publique depuis le mois de juillet dernier. Ayant invité plusieurs personnes à se rendre chez lui pour être les témoins de son travail, il leur fit voir trois petits champs labourés & d'égale-grandeur, contenant chacun dix-huit toises quarrées; on avait planté des palissades & posé des gardes autour. La terre était simplement remuée, sans mélange de terre étrangère, ni addition de fumier. Il fit aussi examiner l'orge qu'il voulait semer; on la trouva d'une qualité commune, & telle qu'on l'achetait dans les magasins. Il demanda ensuite que l'on fit venir deux paysans pour ensemençer deux de ces champs à leur manière ordinaire; ils l'exécuterent sans délai; la semence que l'on donna au semeur fut mesurée dans une grande tasse à chocolat; on en répandit treize sur chacun des deux champs. M. Ecxleben ensemença lui-même le troisième; il n'employa qu'une demi-tasse, ou la vingt-

fixieme partie de ce qu'on avait mis dans chacun des deux autres. Il semait avec les deux mains à la fois , & enfonçait tout de suite la semence dans la terre avec les pieds, sans se servir de rateau. Il promet d'employer dans la suite une machine qui produira son effet si exactement, qu'aucun grain ne demeurera a découvert, & ne sera placé ni trop haut ni trop bas. C'est vraisemblablement en cela que consistera l'avantage de sa méthode. Dès le mois d'octobre on a vu l'orge en herbe couvrir ce champ si abondamment, que l'on ne doute pas qu'il ne donne l'été prochain la plus belle récolte. M. Ecxleben garantit d'avance qu'il rendra beaucoup plus d'orge que les deux autres, qui ont reçu chacun vingt-six fois plus de semence. Il ajoute enfin, que l'un de ces derniers produira le double de l'autre, quoiqu'également ensemencés, parce qu'il l'a fait travailler d'une maniere fort différente, &c. Des promesses de ce genre, celle sur-tout de rendre publique cette méthode, immédiatement après le succès de cette expérience, sont du plus grand prix. On ne peut qu'en attendre l'effet avec impatience.



IV. *Mœurs des Sybarites.*

AUTOUR de Sybaris les campagnes riantes
Offrent de tous côtés des maisons abondantes ;
Mais un faste insolent abuse , dans ces lieux ,
Des présens de la terre , & des faveurs des cieus :
Ces biens , loin d'éveiller une noble industrie ,
Dans un honteux repos endorment ma patrie ;
Les citoyens oisifs , se créant des besoins ,
D'un sexe né frivole imitent tous les soins.
Dans des métaux brillans , où se peint leur image ,
On les voit composer les traits de leur visage ,
Se couronner de fleurs , parfumer leurs cheveux ,
En suspendre la tresse , en arrondir les nœuds.
Leur main , avec tant d'art , & nuance & colore
Un teint pâle & flétri , que l'art flétrit encore ;
Tous ces mortels enfin , lâches , effeminés ,
D'un éclat si pompeux marchent environnés ,
Tant de luxe amollit & dégrade leurs ames ,
Que l'œil dans Sybaris croit ne voir que des fem-
mes.

La beauté sans pudeur y cede sans amour ;
Chaque jour voit finir l'espoir de chaque jour.
On n'y recherche point ce bien , ce bien suprême ,

Ce

Ce doux plaisir d'aimer , d'être aimé comme on aime ;

D'un éclair de bonheur on s'y laisse éblouir ;

On demande , on obtient , & l'ame croit jouir ,

Jouir ! Non , mon ami ; nul charme n'environne ,

Ne précède , ne suit les faveurs que l'on donne ,

On est bientôt heureux , mais on n'est rien de plus.

Ces détails si touchans , ces combats , ces refus ,

Tous ces soins , tous ces maux , toutes ces jouissances ,

Ce contraste enchanteur de crainte & d'espérance ,

Tant de momens heureux avant l'heureux moment ;

Les doutes de l'amante & les vœux de l'amant ;

Cette pudeur aimable encor plus qu'importune ;

Millë plaisirs pour un , cent conquêtes pour une ;

Ces refus , en un mot , dont l'amour fait le prix ,

Voilà ce que jamais n'a connu Sybaris.

Automates flétris , fantômes épuisés ,

Du poids de leur parure ils semblent écrasés.

Leur corps faible & tremblant s'affaisse sous lui-même ;

Tous ces voluptueux , dans leur mollesse extrême ,

Sont éblouis du jour dont ils sont éclairés ;

On les voit sur leurs chars , pâles , défigurés ,
 S'évanouir au bruit de leurs coursiers rapides.
 Au milieu des festins , sur leurs levres livides ,
 Leurs mains , en frémissant , portent les coupes
 d'or.

Ils y bûrent l'ennui qu'ils vont y boire encor.
 Pour hâter le soleil & la course des heures ,
 Etendus sur des lits , au fond de leurs demeures ,
 Heureux de s'oublier , ils dorment sous le dais.
 Le silence & la nuit regnent dans leurs palais.
 Là , bercés tristement des mains de la mollesse ,
 Leur propre oisiveté les lasse & les oppresse.
 Brisés par le repos , tourmentés sur des fleurs ,
 Ils s'agitent enfin , & vont languir ailleurs.

V. *Fable par M. BOISART. Le Cheval , le
 Bœuf , le Mouton & l'Ane.*

QUATRE animaux divers & d'instinct & de nom ,
 Don Courfier , à l'humeur altiere ,
 Robin Mouton , le débonnaire ,
 Tête froide le Bœuf , & maître Aliboron ,
 Mourant de faim parmi les joncs d'un marécage ,
 convoitaient un gras pâturage ,

— Qu'en vain ils côtoyaient de près ,
 Et dont Martin Bâton leur défendait l'accès ;
 Tous quatre dévoraient des yeux l'herbe fleurie ;
 Mais Martin d'en goûter faisait perdre l'envie.

Robin , tremblant comme un mouton ,
 En songeant au danger , oubliait la difette ;
 Don Courfier , pour ses faits prôné dans la ga-
 zette ,

Perdait tout son courrage à l'aspect du bâton.

Le bœuf , après mûre réflexion ,
 Abandonnait ses projets de conquête.

Tandis qu'ils rumaient , l'intrépide grifon ,
 Sans tant travailler de la tête ,

Du gardien terrible affronta le courroux ;

On a beau le frapper , on ne peut s'en défaire ;

Le ladre , sans pudeur , avance sous les coups ;

D'un faut victorieux , il franchit la barrière ,

Et le voilà dans l'herbe enfin jusqu'aux genoux ,

Se veautrant , gambadant , & broutant sans ran-
 cune.

Ses discrets compagnons le poursuivaient en vain

De leurs regards jaloux. Amis , dit le rouffin ,

Voilà comme l'on fait fortune.



VI. *Eclairs produits par la capucine.*

MADemoiselle Elifabeth-Christine Linné se promenait sur le soir, en été, avec plusieurs personnes, dans un jardin, à la terre d'Hammerby qui appartient à son pere. Elle vit avec étonnement des especes d'éclairs qui sottaient des fleurs de la capucine, & elle les fit remarquer aux personnes qui l'accompagnaient. M. Linné vint à cette terre huit jours après, & il ne voulut croire l'existence de ce phénomène, que lorsqu'il en eut été lui-même témoin. La lumiere qui sort de ces fleurs est extrêmement vive, & part tantôt de l'une, tantôt de l'autre. Elles brillaient ainsi au mois de juillet, après le coucher du soleil, & jusqu'à la nuit obscuré. Leur éclat fut moins fréquent dans le mois d'août.

On connaît trois variétés de cette plante; celle dont les fleurs sont colorées d'un rouge brun, & dont les deux feuilles supérieures de la fleur ont des lignes noires à la base; celle dont les feuilles sont d'un jaune pâle, marquées de noir à la base; enfin celle dont les fleurs sont jaunes, sans taches ni raies. Il n'y a que la premiere de ces variétés dont

les fleurs jettent des éclairs. On doit observer qu'on ne les voit pas facilement, lorsque l'œil est entièrement ouvert ; il faut le fermer un peu , comme lorsqu'un éclat trop vif ou une forte application de l'organe nous y oblige.

Ce fait singulier , & dont nous ne connaissons aucun exemple dans le regne végétal , mérite d'être observé de nouveau , pour décider si ces éclairs sont produits par toutes les plantes de capucine comprises dans cette variété , en quelque terrain qu'elles soient plantées , ou s'ils sont dus en tout ou en partie à d'autres circonstances que nous ignorons. On sait que l'atmosphère de la fraxinelle , chargée de parties huileuses & résineuses , s'enflamme lorsqu'on approche un corps dans un état d'ignition ; mais on n'a jamais vu aucun éclair sans cette circonstance.

VII. *Relation de divers voyages au mont de Sixt en Faucigny ; extrait de l'ouvrage de M. J. A. DE LUC sur les barometres & les thermometres.*

NOUS avons annoncé cet excellent ou-

vrage dans l'un de nos derniers journaux, en ne le considérant que relativement à son objet essentiel, la perfection & l'usage de deux instrumens si utiles en physique, le barometre & le thermometre. Nous y revenons aujourd'hui, mais dans un point de vue différent. On y trouve la relation de divers voyages entrepris, avec autant de courage que de fatigues, pour parvenir au sommet des montagnes les plus élevées & y faire des observations intéressantes. Il nous a paru que de tels récits ne pouvaient qu'affecter agréablement nos lecteurs, même les moins versés dans l'histoire naturelle. Nous les leur présentons avec d'autant plus de confiance, que le livre de M. de Luc n'est pas de nature à se trouver entre les mains de tout le monde, & qu'on ne saurait s'empêcher de prendre quelque intérêt aux travaux que des savans ne se sont pas fait peine d'effuyer, dans la seule vue de tâcher d'acquérir des connaissances utiles à la société. Mais par cette même raison nous écarterons tout ce qui se rapporte à des expériences qui excitent peu la curiosité de ceux à qui l'étude de la physique n'est pas familière. Entre les divers voyages qu'a faits l'auteur, accompagné d'un frere non moins zélé que lui pour les progrès des sciences, nous choi-

fions ceux qui avaient pour objet le *mont de Sixt* dans le Faucigny , au haut duquel se trouve un glacier. Deux de ces voyages se firent sans succès, nous les abrègerons ; le troisième réussit à souhait, nous nous y arrêtons plus long-tems. Ce sera l'auteur lui-même qui en racontera les divers accidens.

“ Nous partîmes, dit-il, de Geneve, mon frere & moi, le 24 août 1765, dirigeant d'abord notre route par *S. Joire*. En approchant de ce bourg nous perdîmes de vue la montagne que nous allions chercher, & ne la découvrimés que quand nous fûmes entrés dans la vallée de *Taninge*. De loin elle nous paraissait d'un accès facile ; nous en jugeâmes bientôt autrement. Arrivés au bourg de *Samoin*, nous remarquâmes que le sommet glacé de la montagne, qui était proprement l'objet de notre course, s'abaissait en comparaison de certaines bandes de rochers dont il nous avait paru faire partie. Au-delà de *Samoin* il fallut tourner une autre montagne. La nuit s'approchait, le chemin devenait plus difficile, lorsque nous atteignîmes un paysan qui faisait la même route, & allait au village de *Sixt*, situé au pied de la montagne de ce nom. Nous le suivîmes ; & après avoir traversé *Vallon*, village situé dans une vallée très-riante, nous entrâmes dans un dé-

filé qui nous conduisit le long du torrent du *Giffre* à *Sixt*, où nous arrivâmes de nuit, après onze heures de marche. Il s'agissait de trouver un gîte; notre guide ne nous en avait fait espérer un, que dans une abbaye dont les chanoines sont seigneurs du lieu. Le couvent était fermé; mais le besoin nous enhardit, & nous fûmes accueillis avec toute l'hospitalité possible. Pendant qu'on nous préparait à souper, on fit venir des gens du hameau; mais, comme leurs pâturages ne vont qu'à moitié hauteur de la montagne, ils ne purent nous rien dire de son sommet. L'un d'eux s'offrit de nous conduire jusqu'aux *granges* les plus élevées. Il fut donc résolu que nous partirions le lendemain. Nos hôtes eurent l'attention de pourvoir à nos besoins pour cette course. Le hameau, où nous devons aller, se nomme les *Granges des Communes*. C'est une file de huttes, rangées dans la direction de la pente du pâturage, au-dessous d'un petit rocher. Ces huttes ne consistent qu'en un enclos de pierres de trois pieds d'élevation, couvertes d'un toit fait d'éclats de sapin, dont le faite suit l'alignement des huttes. On ne peut s'y tenir debout que dans le milieu. C'est là que les paysans de *Sixt* vont passer le peu de tems où le pâturage est découvert de neige. Il serait

inutile de chercher à s'y loger mieux ; car , malgré le rocher , il arrive souvent que ces huttes sont écrasées par les *avalanches*.

La neige s'arrête & s'accumule quelquefois dans des lieux où elle ne se soutient que parce qu'elle s'est accrochée aux inégalités des corps qui la reçoivent. Tant que la couche n'est pas trop épaisse , son adhérence l'emporte sur son poids ; mais si la masse devient trop grande , ou que quelque cause affaiblisse ses liens , tout s'écroule à la fois. Cela arrive le plus fréquemment au printemps. Alors la neige commençant à se fondre , l'eau qui en découle mine les crampons par lesquels la masse entière tient au terrain. Quelquefois c'est le terrain lui-même qui s'ébranle & se déplace. Le grand froid & de nouvelles neiges produisent aussi le même effet ; le premier par une congélation plus forte qui brise les liens , & les autres par une augmentation de poids que l'adhérence de l'ancienne masse ne peut supporter. Il ne faut quelquefois que le moindre ébranlement dans l'air pour en déterminer la chute. Dans les montagnes d'une hauteur médiocre , les avalanches causent peu de ravages , il est aisé d'en découvrir les raisons. Mais un de leurs effets les plus étranges , c'est la pression de l'air sur leur passage. Le

pâturage des *Communes* est surmonté par des pentes très-roides, formées des débris des rochers supérieurs. Leur hauteur verticale est de plus de 3000 pieds dans une vaste étendue. Pendant l'hiver de 1769 à 1770, il y tomba une si prodigieuse quantité de neige, que, réduite en poussière par le grand froid, elle s'écrouta tout d'un coup & couvrit entièrement le pâturage des communes. L'effet de l'air, pressé par la chute de cette masse, fut si terrible, que l'ouragan se fraya un passage au travers d'une forêt de hêtres & de sapins, & ne laissa pas un arbre sur pied dans sa route. Il suspendit le cours du *Giffre*, & renversa du côté opposé un grand nombre d'arbres & des granges bien plus solides que celles qui restèrent couvertes & écrasées par l'*avalanche* aux communes.

C'est sur les rochers d'où partent ces tempêtes, que nous avions à monter. La route ne pouvait être que très-scabreuse. Les pieds ne trouvent pas aisément de la prise où la neige ne peut se soutenir. Un nouveau guide se joignit au nôtre; mais nous étions inquiets de ne plus appercevoir ce sommet glacé qui faisait l'objet de notre voyage. Nos guides, qui n'étaient jamais montés sur ces rochers, prétendaient qu'il était au-dessus. Il fallut s'abandonner à leur conduite. Déjà

élevés, selon nos observations, à 3875 pieds au-dessus du niveau du lac de Geneve, nous montâmes pendant près de quatre heures, souvent obligés de nous servir de nos mains & d'user de précautions pour pouvoir regarder en arriere. Enfin nous arrivâmes au sommet de ces rochers : mais quelle fut notre surprise & notre chagrin, lorsque nous nous vîmes au haut du plus terrible des précipices, par lequel nous nous trouvâmes séparés de cette sommité que nous cherchions. Nous restâmes long-tems immobiles, autant d'admiration que d'effroi. Le *Mont-Blanc* se présentoit à nos yeux dans toute sa majesté; je ne dis pas trop, c'est l'expression qu'elle inspire. Le précipice même qui arrêtait notre course était majestueux. Que l'on se figure une profondeur de 4000 pieds, entourée de rochers à pic, & dans laquelle il semblait que quelques pas en avant allaient nous précipiter. Mais les yeux, après s'être arrêtés sur ces rochers avec effroi, se reposaient agréablement au fond du précipice. Un pâturage riant, parsemé de granges & entouré de bois, adoucissait l'horreur de ces lieux, dont les cascades, qui s'y précipitaient de toutes parts du haut des rochers, troublaient seules le silence. Les mugissemens des troupeaux ne

pouvaient parvenir jusqu'à nous. Lorsque nous pûmes nous occuper d'autre chose que de ces objets, nous montrâmes avec dépit à nos guides la sommité où nous voulions aller, mais il n'était plus tems. La moitié du jour était déjà écoulée; & quoiqu'il nous parût qu'en tournant le précipice par la gauche on pourrait y parvenir, l'entreprise était trop longue & trop hasardeuse pour ce qu'il nous restait de lumière. D'ailleurs ce ne fut pas le seul incident fâcheux de notre voyage. Mon nouveau thermometre, pour lequel nous l'avions entrepris, s'était cassé en chemin, malgré mes précautions pour le garantir. Il fallut donc renoncer pour lors à notre entreprise. Le sommet des rochers que nous quitions est élevé de 6738 pieds au-dessus du niveau du lac. Nous descendîmes après cette observation, & revinmes coucher à l'abbaye, d'où le jour suivant nous nous rendîmes à Geneve.

Le but principal de notre voyage était de vérifier une expérience faite par quelques physiciens qui avaient découvert que les diminutions de chaleur de l'eau bouillante vont en croissant comparativement à d'égalles diminutions de hauteur du mercure dans le barometre. Pour cet effet, il fallait répéter cette expérience à différentes éle-
 va-

tions, & parvenir jusqu'au sommet de quelque montagne couronnée de glace. On fait que les *glaciers* des Alpes sont de vastes étendues de glace permanente. Ces amas sont bien plus durables que les rochers qui les environnent; car ceux-ci se détruisent sans cesse, au lieu que les *glaciers*, dans leurs alternatives d'accroissemens & de décroissemens, gagnent à la longue en épaisseur & en surface. Nos guides avaient nommé *glacier du Care* celui où nous nous proposions de monter. Mais ce qu'ils nous avaient dit de plus sûr, c'est que nous n'y réussirions qu'en prenant pour guide quelqu'un de ces chasseurs au chamois, qui passent leur vie sur les rochers. Nous partîmes donc pour la seconde fois de Geneve le 24 août 1770. Un ami qui se faisait un plaisir de nous accompagner, fut de la partie. Nous arrivâmes chez nos officieux chanoines à l'entrée de la nuit: Mais nous apprîmes avec chagrin, que les habitans se trouvant dispersés dans cette saison qui est celle de leurs récoltes, nous aurions peine à avoir un chasseur. Il fallut se contenter de l'espérance de quelque heureuse rencontre & de l'un de nos anciens guides. On appelle *grenier des communes* la bande de rochers sur laquelle nous étions parvenus la première fois; elle est surmontée par une

94. JOURNAL HELVÉTIQUE.

plus petite , dont la partie la plus élevée se nomme le *grenairon*. Nous avons passé à la droite de celui-ci, & nous comptons de prendre à sa gauche. Partis de l'abbaye le 25 à 4 heures du matin avec notre guide , nous étions à 6 heures & demie à la grange de l'abbaye dans le pâturage des *communes*. Nous y trouvâmes un domestique des chanoines, jeune homme vigoureux , apprentif chasseur , qui s'engagea de nous conduire sur le *glacier*. Mais il fallut attendre qu'il eût fait son fromage du jour ; après quoi il prit son fusil , & nous nous mîmes en route. Ce fusil , particulier aux chasseurs de chamois , a deux platines de suite , avec un seul canon qu'on charge de deux coups l'un sur l'autre. Le canon est rayé , & la balle forcée ; de sorte que la première balle , chassée nue dans le canon sur une charge de poudre , sert de culasse pour la seconde charge. Le premier coup ne peut partir qu'après le second , ou du moins qu'après que le *chien* de la platine la plus éloignée de la crosse & qui sert au second coup chargé , est abattu , ce qui pare aux accidens. Cependant si la première platine a fait faux feu , les chasseurs hardis lâchent les deux coups à la fois par la platine qui est la plus près de la crosse. Les canons sont forts , & supportent l'effort de la

premiere poudre contre les deux balles ; la poudre intermédiaire ne s'allume pas. Ces chasseurs tirent avec une justesse étonnante, & n'ont presque point égard au vent. Cette différence d'avec ce qu'on observe dans la plaine, ne peut provenir que de la moindre densité de l'air.

Notre nouveau guide ne connaissait qu'imparfaitement la montagne. Nous nous dirigeames d'abord vers la gauche du *grenairon*, mais peu-à-peu il nous fit tourner à la droite, en traversant des ravins très-rapides, encore comblés de neige dure, sur laquelle nos guides étaient fermes à cause de leurs souliers garnis de cloux, tandis que nous avions peine à nous y soutenir avec des crampons qu'on nous avait prêtés au couvent, & qui ne pouvaient être solides qu'autant qu'ils gênaient le pied. C'est ce que j'éprouvai ; car ayant voulu me mettre un moment le pied à l'aise, un crampon tourna, je tombai, & je glissai jusqu'au bas de la neige ; mais j'en fut quitte pour quelques contusions, & mon barometre n'eut aucun mal.

Après bien des fatigues, nous arrivâmes près des *greniers des communes*, & vers son milieu qui ne nous présentait qu'une surface à pic de plus de 1500 pieds d'élevation. Parvenus au pied des rochers, notre premier pas

fut une grande enjambée de la neige que nous quittions, sur une pointe saillante. De cette pointe, en nous aidant des mains, nous montâmes sur une autre, & de pointe en pointe nous nous élevâmes peu - à - peu par les sinuosités & les crevasses de ce mur immense. Mais notre compagnon de voyage commença alors à se sentir la tête étonnée à la vue du précipice qui se formait au-dessous de nous. Il fut obligé de faire retraite ; nous lui donnâmes un de nos guides pour le remettre dans le chemin des *communes*. Parvenus enfin au sommet de ces rochers, nous nous y assîmes pour attendre le retour de notre montagnard. Pendant ce tems-là nous eûmes le plaisir de voir courir un chamois ; combien sa légèreté ne nous fit-elle pas envie ! Les chasseurs portent toujours des lunettes d'approche ; dès qu'ils apperçoivent des chamois, ils cherchent à gagner le sommet des rochers qui dominent ordinairement les pâturages. Souvent ils les surprennent pendant qu'ils pâturent, la tête baissée. Si un chamois s'enfuit, le chasseur le poursuit, & tâche de le conduire dans quelque endroit où l'animal n'ait d'autre parti à choisir, que de l'attendre ou de se précipiter. Il lui arrive quelquefois d'en prendre un troisième, celui de s'élançer contre le chasseur, qui court
risque

risque d'être précipité lui-même, s'il ne peut se mettre à l'écart ou se cramponner au rocher; mais s'il reste un moment en vue après avoir passé, sa vitesse ne le sauve pas.

Notre guide étant de retour, nous nous remîmes en marche & arrivâmes sur le midi au haut des mêmes rochers & dans le même endroit que lors de notre premier voyage. Notre incertitude d'atteindre le *glacier*; augmenta beaucoup à la vue de la quantité de neige qui couvrait la partie de la montagne qu'il fallait traverser pour s'y rendre; de sorte qu'avant de le tenter, nous résolûmes d'aller faire l'expérience de l'eau bouillante sur le sommet du *grenairon*, au pied duquel nous étions alors. Nous trouvâmes, quoiqu'à une si grande hauteur, des impressions très-distinctes de l'espece de coquillage connu sous le nom de *corne d'amon*. Nos guides nous dirent qu'ils en avaient vu de plus jolis. Nous commençâmes donc à grimper le *grenairon*. Ce rocher, rempli de crevasses & d'aspérités, qui nous servaient d'échelons, est par-tout de difficile accès. Nos guides perdaient quelquefois courage, notre exemple le leur rendait. Parvenus au haut, nous dominions presque tous les pics voisins, & jouissions d'un spectacle magnifique; mais un nouvel accident fâcheux vint

troubler notre jouissance. Nous avions eu bien de la peine à allumer du feu sur ce rocher. La paille & même le bois que nous avions porté s'enflammaient aisément, mais la flamme se dissipait avant que les charbons fussent allumés, effet naturel de la raréfaction de l'air. Nous étions alors à 7223 pieds au dessus du niveau du lac. Ayant ainsi consumé sans fruit tout notre menu bois, l'un de nos guides entreprit de faire du feu à sa manière. Il prit un des charbons les plus poreux, & l'ayant creusé avec son couteau, il y plaça un gros morceau d'amadou allumé. Il souffla alors avec force dans cette cavité; le charbon s'alluma, en alluma d'autres qu'il rassembla autour, & nous eûmes assez de feu pour notre besoin; mais dès qu'on cessait de souffler, il se couvrait de cendres. J'étais couché près du réchaud; occupé à l'entretenir, lorsque notre chasseur, las de sa course, après s'être émerveillé un moment de ce que nous grimpons les rochers pour y faire bouillir de l'eau, ce qui lui paraissait bien ridicule, se jetta lourdement à terre & s'assit sur un de mes pieds qui malheureusement portait à faux sur des rocailles. Au cri que je jetai il se releva; mais le mal était fait, il m'avait foulé le pied. La première douleur étant passée, je finis mon observation; mais

Quand je voulus me lever, il me fut impossible de me soutenir, je fus obligé de m'asseoir, & la douleur augmenta si fort, que je fus près de la défaillance.

Il fallut alors renoncer au *glacier*: c'était le moindre mal, il fallait redescendre. Je ne pouvais en supporter l'idée; mais la nécessité surmonta la douleur. Ce lieu n'était pas tenable pendant la nuit. Je me trainai donc comme je pus à l'aide de mon frere & d'un seul de nos guides; car l'autre, celui qui était la cause de l'accident, nous avait inhumainement quittés, pour aller rassembler & traire ses vaches. Malgré la totale privation de mon pied, tantôt à l'aide de deux bâtons, ou des bras de mes compagnons d'infortune, tantôt en me glissant sur le dos, quelquefois porté sur les épaules du guide, je descendis plus de 1500 pieds de hauteur verticale avant la nuit. Elle nous surprit près d'un des endroits les plus scabreux de la route. On tint conseil, il fut résolu qu'on la passerait sur le lieu même, quoiqu'il ne présentât aucun abri, & qu'il fût environné de neige de toutes parts. Il y avait long-tems que je desirais qu'on s'arrêtât. Tous mes membres étaient harassés du poids de mon corps, & je souffrais cruellement. Je m'étendis donc sur le rocher, & ne

changeai pas de position de toute la nuit. Mes compagnons, avant que de se coucher, firent un rempart de débris de rochers autour de notre gîte, pour prévenir un déplacement dangereux. La nuit fut très-belle, mais froide, & nous étions en habits légers. La fatigue nous procura d'abord quelques heures de sommeil, mais le froid nous réveilla. Nous étions transis. Une serviette enveloppait nos jambes réunies. Jamais le jour ne se fit tant attendre. Dès que l'aurore parut, nous nous mîmes en marche tout engourdis. Heureusement le repos avait diminué ma douleur. Nous arrivâmes aux *granges des communes*, où nous reposâmes pendant quelques heures, après quoi nous prîmes le chemin de l'abbaye, & y arrivâmes sur le midi. C'était un jour de fête. Des gens de toutes les montagnes voisines s'étaient rendus à *Sixt* pour y entendre la messe. Ils s'imaginent, quoi qu'on puisse leur dire, que des étrangers, munis d'instrumens, ne viennent dans leurs montagnes que pour y chercher des mines. Nous ne leur demandions que le chemin du *glacier*. On nous comprit enfin. On nous dit que cette sommité que nous avions cherchée deux fois inutilement, s'appellait le *glacier de Buet*, & qu'on pouvait nous y conduire. On nous

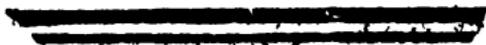
nomma même des chasseurs qui devaient y avoir été. Cependant nous n'y pensions plus guere alors ; & depuis l'accident qui nous avait arrêtés , nous nous étions dit plus d'une fois qu'il fallait renoncer à cette entreprise.

(La suite pour le mois prochain.)





QUATRIÈME PARTIE.



LE
NOUVELLISTE SUISSE,

ou

ANNALES POLITIQUES

DE L'EUROPE.

TURQUIE.

Constantinople. La Porte, toujours occupée du soin de mettre cette capitale à l'abri de toute insulte, a adopté le plan du chevalier de Tott, qui consiste à élever deux forteresses sur le Bosphore de Thrace, vis-à-vis l'une de l'autre, la première en Europe, & la seconde en Asie, comme les Dardanelles. Il faudra trois ans pour achever leur construction; mais alors l'entrée de la Mer-Noire sera défendue de manière à ne laisser aucun sujet de crainte de ce côté-là. En attendant,

l'on fait placer de distance en distance de gros canons avec des fascines tout le long du canal ; l'on y transporte une quantité prodigieuse d'artillerie , de poudre , de vivres & de munitions de toute espece , & ce travail se pousse avec la plus grande ardeur. La flotte destinée pour cette mer , est prête à mettre à la voile ; mais elle manque de matelots , la plupart des troupes de mer s'étant réfugiées dans le fond des provinces , & d'autres ayant préféré d'exercer le brigandage. L'on prend aussi les mesures les plus exactes pour l'approvisionnement de cette ville pendant la prochaine campagne. L'armée Ottomane , supérieure de beaucoup à celle des Russes , est exercée & disciplinée sur les mêmes principes. On s'est attaché sur-tout au service de l'artillerie sous la direction du chevalier de Tott & de quelques cannoniers Européens. Ceux des Turcs savent aujourd'hui tirer avec la plus grande vitesse & ont reçu un uniforme particulier. On a ordonné aux chefs des corps de métiers de lever sur eux les contributions qu'ils ont accoutumé de fournir pendant la guerre pour l'entretien de l'armée. Personne ne compte plus sur le retour prochain de la paix , & ne paraît craindre la continuation de la guerre.

Un député de la république de Raguse ■

en audience du Caïmacan. Il est chargé de solliciter le remboursement des avances qu'elle a faites pour l'armement de la flottille qui a été détruite ou dispersée par les Russes dans le golphe de Patras.

On a envoyé un gros corps de troupes à **Oczacow**, pour en renforcer la garnison, garantir cette place de l'approche des Russes, & tenter une invasion dans la Crimée.

Le sort de la ville de Jaffa est enfin décidé. Ses habitans, après avoir soutenu le siège le plus opiniâtre & résisté pendant sept mois aux forces réunies d'Ali-Bey & du cheik Daher ont demandé & obtenu une capitulation honorable. Les troupes du pacha de Naples se sont retirées dans leur pays; les Maugrébins, soldats barbaresques, qui composaient une partie de la garnison, ont pris le parti d'Ali-Bey, & les habitans ont obtenu la liberté de disposer de leurs biens. Cette ville, dont toutes les défenses se trouvaient ruinées depuis long-tems, n'est plus aujourd'hui qu'un bourg mal peuplé & sans fortifications. Sa reddition date du 16 février, elle a été annoncée par le cheik Daher au gouverneur de Seyde, & cette nouvelle y a donné lieu à des illuminations & autres réjouissances publiques.

R U S S I E.

Petersbourg. La cour a fait publier une relation fort étendue des opérations de la flotte dans l'Archipel; on s'y plaint de la violation de l'armistice par les Turcs, en attaquant les forces Russes pendant sa durée, & l'on donne les détails de l'affaire de Patras.

Au cas que la guerre continue, comme il y a apparence, on renoncera à toute entreprise du côté de la Géorgie. Il est très-difficile d'y transporter de la grosse artillerie; la chaleur du climat cause de fréquentes maladies aux soldats Russes, & l'on a beaucoup de peine à s'y procurer des vivres. Le général Sukatin qui en est de retour, n'a ramené en Russie que 12 officiers, tout le reste de son monde ayant péri dans un pays rempli de montagnes, de marais & de défilés. A quoi l'on peut ajouter, que la Géorgie étant soumise à plusieurs princes ou gouverneurs, aucun d'eux n'est assez puissant pour assurer les secours nécessaires.

On mande de la grande armée aux ordres du général Romanzow, que deux détachemens des troupes Russes, dont l'un était commandé par le prince Gallitzin, lieutenant-colonel, ayant passé le Danube, ont battu chacun un corps de 5 à 600 Turcs;

qu'ils en ont tué une partie, dispersé le reste, & ramené plusieurs prisonniers avec quelques trophées. Depuis lors les Russes s'approchent de tous côtés de ce fleuve; les Turcs s'avancent dans la Bulgarie, & plusieurs de leurs corps ont pénétré jusques près de Wid-din dans la Valachie.

Le prince Grégoire Orlow, de retour de ses terres, a été présenté aussi-tôt à S. M. I. & au grand-duc. Le comte de Sagromoso, grand-croix de l'ordre de Malthe a présenté ses lettres de créance en qualité de ministre plénipotentiaire du grand-maître. Il s'est rendu dans cette cour pour solliciter les bons offices de S. M. I. relativement à la conservation du duché d'Ostrog, qui, par le partage de la Pologne, serait enlevé à son ordre.

Le grand-duc, devenu majeur, a pris les rênes du gouvernement de ses états du Holstein, & vient de nommer M. de Brédal son ministre plénipotentiaire auprès du cercle de la basse-Saxe.

Le gouvernement a envoyé ordre aux régimens qui devaient se rendre de la Moldavie à Riga, de rétrograder incessamment vers le Niefter. Les 52 régimens formés des dernières recrues seront prêts à marcher vers la fin du mois de mai.

Il est parti de l'imprimerie impériale un

mémoire écrit en ruffe , en allemand & en français , ayant pour titre : *Exposé de la conduite de la cour impériale de Russie envers la sérénissime république de Pologne , avec la déduction des droits sur lesquels l'impératrice fonde sa prise de possession d'un équivalent de ses droits & prétentions à la charge de cette puissance.* Dans cette piece , après l'exposition des soins que la Russie s'est donnés & des dépenses énormes qu'elle a faites pour procurer la libre élection d'un roi piast & pour rétablir dans leurs droits une partie des citoyens , auparavant membres de l'état , on pose en fait que les provinces dont elle s'est emparée dans la Pologne, ne sont qu'un équivalent très-moderé , tant pour les pays que la république a injustement enlevés à la Russie en différens tems , que pour les pertes causées à l'empire par des milliers de cultivateurs dont elle a occasionné la désertion , & pour les dommages que les Polonais ont fait essuyer aux églises & aux couvens Russes , de même qu'aux marchands Livoniens. Ainsi , c'est un procédé plein de noblesse de la part de S. M. I. de n'avoir exigé qu'une indemnité si médiocre , & de s'être concertée avec les deux puissances voisines pour mettre fin à une anarchie qui désole la Pologne , & lui donner une existence plus heureuse & plus juste , &c.

1 Suivant plusieurs lettres d'Altraçan, il s'est fait dans l'une des provinces de l'empire une émigration très-considérable. Les *Turguts*, peuples de race Calmouque, qui, sous la domination Russe, habitaient un canton entre Altraçan & Satarow, viennent de l'abandonner & de se retirer par le gouvernement d'Orenborg dans le pays de *Dsungorie* situé entre la Sibérie, la Chine & la petite Bukarie, où leurs ancêtres habitaient autrefois, & qui depuis l'expulsion des *Eluts*, faite par les Chinois, était devenu un désert. Cette émigration a causé de grands mouvemens dans les districts qu'ils ont traversés. Ces peuples se sont mis en route avec leurs femmes, leurs enfans & tous leurs effets. Quelques nations qui dépendent du gouvernement d'Orenborg se sont révoltées, & le commerce avec la grande Tartarie a été interrompu. Les *Turguts* fournissaient à l'empire au moins 30000 bons soldats, & élevaient un grand nombre de bestiaux. On a envoyé à leur poursuite deux détachemens de troupes Russes qui n'ont pu les atteindre.

Une nombreuse escadre se trouve prête à fortir des ports, d'Asoph & de Tangarock, pour opérer sur la Mer - Noire, & elle sera commandée par l'amiral Sinowin.



S U E D E.

Stockholm. Il y a dans le port de cette capitale quinze galères prêtes à mettre à la voile, & le reste des vaisseaux fera bientôt dans le même état. Le roi, occupé de tout ce qui peut contribuer aux progrès de l'agriculture & du commerce parmi ses sujets, vient d'ordonner que les payfans, les cultivateurs & même leurs veuves, seront à l'avenir exempts de la capitation & de divers autres impôts personnels, lorsque chacun d'eux aura quatre enfans au-dessus de huit ans. S. M. pour favoriser encore mieux la population, a étendu la même faveur aux pêcheurs, cavaliers, dragons & matelots, de même qu'à ceux qui bâtiront des maisons de briques dans les villes ou dans la campagne. Comme le terrain de la Dalécarlie ne récompense pas les cultivateurs de leurs soins, on travaille à y établir quelques manufactures.

La dernière diète avait formé le projet de faire une nouvelle traduction exacte de la sainte Bible, & fixé pour les frais de cette entreprise une somme qui devait être levée sur les biens fonds des églises, à raison d'un centième de leur revenu pour la première année, & d'un deux centième

pour les suivantes. Le roi a demandé en conséquence un état fidele & détaillé de ces biens, afin de savoir si le produit total de cette contribution suffira pour l'objet qu'on se propose.

D A N N E M A R C.

Copenhague. Le roi vient de défendre de mendier dans cette capitale, & de donner l'ordre d'arrêter tous les mendiants. Huit bâtimens, tant vaisseaux de guerre que frégates, mouillent actuellement dans la rade. D'autres vaisseaux seront encore équipés, quoiqu'il n'y ait point apparence de guerre pour ce royaume. Les côtes de la Norvege sont en état de défense. Le prince Charles de Hesse-Cassel qui y commande, a rassemblé un corps de troupes nationales bien disciplinées, qui avaient leurs quartiers sur les frontieres. On prépare à Altona 4000 tentes qui doivent être prêtes pour les premiers jours de mai. Deux régimens d'artillerie doivent se rendre à Bergen. Le gouvernement vient de s'approprier la banque Danoise qui avait été établie vers 1736 par une société de particuliers, quoiqu'elle eût obtenu un privilege perpétuel & irrévocable, portant que les souverains ne se

mèleraient en aucune façon de ses affaires, & n'emprunteraient jamais d'elle. Les circonstances ayant obligé le gouvernement à se substituer aux actionnaires, il leur a été déclaré que S. M. était dans l'intention de révoquer le privilege des intéressés, d'acheter les 6000 actions dont ils sont propriétaires, sur le pied de 350 écus chacune, & de leur donner, en attendant le remboursement de cette somme, des obligations royales, portant cinq pour cent d'intérêt annuel. Ainsi la banque, remise entre les mains du souverain, sera désormais administrée par dix directeurs, sous l'inspection de la haute commission des impôts extraordinaires.

Le prince de Brunswick-Lunebourg-Bevern, général d'infanterie, a été nommé gouverneur des fortifications de cette capitale, commandant des recrues & de l'infanterie nationale de Séelande, de Fionie & des isles voisines.

Quelques soins que le gouvernement se donne pour approvisionner le royaume & sur-tout la Norvege, les effets en sont lents, & l'on ne conduit point dans divers provinces la quantité de grains qui serait nécessaire pour fournir aux besoins des habitans.

P O L O G N E.

Varsovie. On ne peut plus douter de la rupture des conférences de Bucharest, puisque M. Obreskow a déjà quitté cette ville & est arrivé à Yassy. L'armée Russe fait de grands mouvemens, & l'on ne parle plus d'une nouvelle prolongation d'armistice.

Les ministres des trois puissances co-partageantes ont fait au roi & à la république; de la part de leurs souverains respectifs, une déclaration portant que, quoique leurs troupes se soient avancées dans l'intérieur du royaume, beaucoup au-delà des limites qu'ils avaient fixées dans leurs premières déductions, ces puissances ne retiendront point ces districts, & qu'elles se contenteront de ceux sur lesquels elles ont des droits incontestables, si la diète se prête à la sagesse & à l'équité de leurs vues.

Le prochain voyage de l'empereur en Pologne paraît être assuré. On a donné ordre de faire à Cracovie les préparatifs nécessaires pour sa réception.

Sur les instances réitérées de plusieurs puissances en faveur de la ville de Dantzick, l'impératrice de Russie a nommé le comte Iwan Goloskin pour y aller résider en qualité de son ministre plénipotentiaire. Le
consul

consul Anglais a communiqué à deux magistrats de la même ville les lettres qu'il avait reçues de sa cour, & leur a fait entendre que ce n'était point la ville qui devait négocier avec la cour de Berlin, mais le ministre accrédité auprès de S. M. le roi de Prusse, auquel le magistrat fera parvenir ses intentions. Le prince Primat, menacé de perdre ses biens situés dans la nouvelle Prusse, s'il ne se rendait pas à la prochaine diète, n'ayant pas obéi à cette sommation, S. M. Prussienne a fait mettre lesdits biens en séquestre.

Plusieurs diétines anté-comiciales n'ayant pu s'accorder pour la nomination de leurs nonces, se sont assemblées de nouveau sur les ordres du roi, & quelques-unes l'ont fait avec plus de succès. Les troupes des trois puissances camperont à une demi-lieue de cette capitale, les Russes près de Mariemont, les Autrichiens & les Prussiens près de Wohla, où le général de Lentulus a fait tracer son camp dès le commencement de ce mois.

La généralité des confédérés, qui n'a pas cru devoir garder le silence dans des conjonctures si essentielles pour la Pologne, vient de faire publier plusieurs manifestes. Nous ne rapporterons que celui du 10 avril. Il est conçu en ces termes: H

« Nous les états & ordres de la république
 » de Pologne, réunis en confédération. Le
 » droit le plus sacré que nous ayons re-
 » çu de la nature, est celui en vertu duquel
 » chacun peut défendre sa propriété. D'a-
 » près ce principe, rien ne pourrait arrêter
 » l'ardeur avec laquelle nous sacrifions nos
 » propres vies pour conserver l'intégrité &
 » les prérogatives de notre république, pour
 » sauver ses provinces, qui lui étaient affu-
 » rées par une possession incontestable de
 » plusieurs siècles, & par la sainteté des
 » droits les plus légitimes & des traités
 » les plus solennels, si ce sacrifice pouvait
 » nous faire obtenir la justice que nous
 » réclamons; mais les cours qui se sont
 » réunies pour le démembrement de notre
 » patrie sont si formidables, elles tiennent
 » un rang si distingué parmi les puissances
 » de l'Europe, que dans l'état d'oppression
 » sous lequel nous gémissons, nous ne
 » pouvons que nous renfermer à leur égard
 » dans les bornes du respect, & nous ne
 » pouvons opposer à leurs armes d'autres
 » efforts que nos plaintes, que nous mani-
 » festons ici aux yeux de tout l'univers.
 » En conséquence, faisant usage du droit
 » que nous tenons de notre nation, & en
 » vertu du pouvoir spécial qui nous a été

1) confié pour cet effet par la république
 2) confédérée, nous protestons, de la ma-
 3) niere la plus solemnelle, contre le dé-
 4) membrement de la Pologne, & contre
 5) toute résolution prise ou à prendre au
 6) préjudice du royaume. A Augsbourg,
 7) &c. »

On observe que plusieurs magnats se sont
 retirés de la capitale pour ne pas assister à
 la diete, où, suivant toute apparence, le
 nombre des députés de la nation, qui doit
 être de 180, ne sera rien moins que com-
 plet. Dans quelques Palatinats on n'a pas
 même voulu recevoir les universaux du roi
 pour la convocation des diétines. Plusieurs
 de celles-ci, après avoir élu leurs nonces,
 ont protesté, & contre ce qui se déciderait à
 la diete, & contre l'élection des nonces qu'on
 venait de faire.

D'un autre côté, les ministres des trois
 cours se sont occupés de la forme qu'il con-
 venait de donner à l'assemblée nationale &
 de la maniere dont les affaires y seraient
 traitées. Le baron de Stackelberg a proposé
 une confédération & en a donné le plan qui
 a été agréé par les souverains respectifs. Le
 roi & plusieurs députés y ont accédé; en-
 sorte que le *liberum veto* n'aura point lieu,
 & que tout se réglera, non à l'unanimité;

mais à la pluralité des suffrages. Les instructions des nonces des Palatinats où les diétinés ont réuffi, portent les objets suivans: le maintien de la religion catholique & de la liberté, la sortie des troupes étrangères du royaume, la fixation des limites de la république, la recherche des auteurs & des complices de l'attentat commis contre la personne sacrée du roi, un arrangement touchant les impôts, quelque réforme dans le militaire, & l'examen des affaires de la Courlande.

Lundi 19 avril, jour fixé pour l'ouverture de la diète extraordinaire des états de Pologne & du grand duché de Lithuanie, le roi, après avoir entendu la messe du S. Esprit avec les solemnités accoutumées, retourna au château. Les nonces, précédés du comte Poninski, qui avait été élu maréchal de la confédération de la couronne & du prince Radziwyl maréchal de la confédération de Lithuanie, se rendirent dans la salle d'assemblée, où le premier nonce du palatinat de Cracovie, en l'absence du maréchal de la dernière diète, plaça les nonces, chacun dans son rang, fit un discours, & remit ensuite son bâton au comte Poninski; mais le nonce de Nowogrodeck s'y opposa vivement, disant que les lettres

de convocation ne parlant point de confédération, il s'agissait de la tenue d'une diète libre, où tout devait se décider à l'unanimité des suffrages. Cette opposition, appuyée par d'autres nonces, donna lieu à de longs débats, & la fermentation fut telle, que l'on se vit obligé de proroger l'assemblée au lendemain. Cette seconde session ne fut pas moins orageuse que la première; le comte Poninski la rompit & sortit de la salle. Les Russes envoyèrent une garde d'honneur à ce dernier. On forma le tribunal de la confédération, on en nomma les conseillers, qui prêterent le serment accoutumé.

Le jour suivant, la salle des sénateurs & la chambre des nonces fut occupée par un détachement des gardes de la couronne, qui n'a permis qu'aux seuls nonces de s'y introduire, quoique l'entrée de la diète soit ordinairement accordée à tout le monde. Le nonce de Nowogrodeck a demandé que cette garde se retirât & qu'on laissât entrer les spectateurs pour tenir la diète selon les loix, ce qui lui a été refusé. Ensuite de quoi il a persisté à protester contre la confédération, & ceux de Volhinie & de Podolie se sont joints à lui.

Tel est l'état actuel de la diète, dans laquelle il y a lieu cependant de présumer

que les affaires se décideront au gré des trois puissances. Vingt-quatre sénateurs ont encore signé l'acte de leur adhésion à la confédération. Quelques évêques s'y opposent avec le plus de force, dans la crainte que le démembrement de la Pologne ne procure une trop grande liberté aux dissidens. Ces derniers ont envoyé des gens de confiance à la diète pour y ménager leurs intérêts. Le ministère a pris, mais un peu trop tard, la précaution de faire signer aux greffiers & autres officiers, une promesse de ne plus recevoir de protestations contre ce qui sera décidé dans l'assemblée nationale. L'évêque de Cracovie est résolu de ne pas y assister. On prétend même qu'il a écrit à divers nonces pour les engager à s'opposer au démembrement de la Pologne, & qu'à son arrivée dans le lieu de sa résidence ordinaire, les Autrichiens lui ont donné une garde, comme pour lui faire honneur, mais plutôt dans la vue de s'assurer de sa personne.

On mande de Dantzic, qu'il y paraissait un mémoire dans lequel on fait observer que la nature elle-même travaillait à obstruer de sable, le bras du fleuve qui forme le port de cette ville, & à en faire refluer les eaux dans la Nogat, pour

rendre ce bras navigable ; qu'il sera facile, au moyen de fortes digues, de garantir les terres basses, qui environnent ce dernier, & qu'ainsi, en moins de trois ans, la vieille Vistule deviendra impraticable, & tout le commerce de la Pologne sera transporté dans les états de S. M. le roi de Prusse. On assure que ce projet a été adopté par la cour de Berlin, & que les ordres sont donnés en conséquence.

Le magistrat de la ville de Thorn, sommé par les commissaires Prussiens de se rendre à Marienverder pour y faire hommage de son territoire, s'est déterminé à n'y point paroître au jour qui lui avoit été prescrit, & a écrit au roi de Pologne pour en obtenir une défense qui pût légitimer sa conduite ; mais cette lettre a été communiquée au ministre de la cour de Berlin, ce qui a obligé ce magistrat de s'adresser à la cour de Petesbourg pour le même objet.

A L L E M A G N E.

Vienne. Les ordres ont été donnés pour la levée de deux légions de volontaires, qui seront incorporées dans d'autres régimens, au cas que la paix n'ait pas lieu.

On a avis que depuis la rupture du congrès, les armées des deux empires s'approchent, que le corps du général Weiffmann & d'autres ont passé le Danube, & que le général Romanzow s'est avancé à la tête de la grande armée, dont la droite est à Bucharest, & la gauche s'étend jusqu'auprès de Brahilow.

Dans le voyage que l'empereur se propose d'exécuter, & qui doit avoir lieu incessamment, S. M. I. fera la revue des cinq camps que ses troupes vont former en Hongrie, en Bohême, en Moravie, en Autriche & dans le voisinage de Laxembourg. On fait déjà passer une grande quantité de vivres & de toutes sortes de munitions pour leur approvisionnement. Le général Pelegrini, qui a la direction du génie, accompagnera l'empereur dans ce voyage.

La cour avoit prêté une somme considérable à plusieurs seigneurs Bohémiens, sous l'hypothèque de leurs biens, pour les mettre en état de faire des avances à leurs sujets. La plupart en font un usage moins louable; on ne remédie point à ce désordre, parce que la réunion successive de ces biens hypothéqués au domaine impérial, sera un moyen de rendre, avec le tems, la liberté aux serfs de la Bohême.

Le prince de la Tour & Taxis, nommé premier commissaire impérial à la diete de Ratisbonne, à la place du feu prince son pere, s'est rendu ici pour en faire les remerciemens à LL. MM. II. Le comte d'Ayafassa, général de cavalerie, est nommé commandant des troupes en Hongrie.

L'impératrice-reine vient de fixer par un règlement qui aura force de loi dans les états héréditaires en Allemagne, la maniere dont ses armées se recruteront à l'avenir. Tous les sujets qui ne sont pas formellement exceptés seront enrôlés, & chaque régiment aura son district affecté, qui devra lui fournir les hommes dont il aura besoin. Parmi les titres que prend la M. I. se trouvent ceux de reine de Lodomérie & de Galicie, & duchesse d'Oswiechm & de Zator.

Berlin. Le roi a acheté un régiment de dragons du duc de Brunswick, qui sera mis en garnison dans cette ville, & dont le prince Léopold de Brunswick est colonel.

Trois régimens qui formaient celle de Königsberg en sont partis & ont été remplacés par un régiment de recrues.

S. M. après avoir fait à Charlottenbourg un revue particuliere de la garnison de cette capitale a ordonné de tenir prêts ses équipa-

ges de campagne. Sept régimens d'infanterie & quatre de cavalerie qui étaient en Poméranie, & les troupes de la nouvelle marche de Brandebourg ont reçu ordre de se rassembler. Des corps de nouvelles levées leur succéderont dans la première de ces provinces. Chaque régiment d'infanterie aura à sa suite 20 canons de différens calibres. Le roi a fait aussi habiller en uniforme 600 valets d'artillerie.

I. T A L I E.

Rome. Le saint pere a nommé pour ses nonces, à Vienne, M. Garampi actuellement en Pologne; en France, D. Joseph Doxia; & à Madrid, le prélat Valenti Gonzagua, archevêque de Césarée, qui remplissait la nonciature du saint-siege à Lucerne.

La bulle *in cœna domini* n'a pas été publiée le jeudi saint, comme à l'ordinaire. On prétend que le nonce apostolique à Cologne a notifié au saint-siege que toutes les cours d'Allemagne auprès de qui il est ministre, sont disposées à se conformer aux desirs de S. S. touchant le sort des jésuites, excepté celle de Manheim, qui paraîtrait desirer de conserver ces religieux dans ses états.

Le cardinal Malvezzi, archevêque de Bou-

logne, a suspendu tous les exercices de piété que les jésuites avaient accoutumé de faire pratiquer à leurs élèves pendant les saints jours, a demandé les clefs des congrégations qu'ils dirigent, & leur a ordonné de fermer tous leurs colleges & de renvoyer chez eux tous les novices en ne leur accordant que trois jours de délai pour se retirer.

Les décrets du sénat de Venise par rapport aux biens & aux dîmes de clergé, causent toujours beaucoup d'inquiétude au saint-siège.

Gênes. Les lettres de Corse portent que depuis la publication de l'édit royal, en vertu duquel tous les nationaux qui se sont expatriés, pourront revenir librement dans leur patrie, quelque parti qu'ils aient pris pendant les derniers troubles, on voit plusieurs familles Corfes s'embarquer dans divers ports de l'Italie pour jouir de cette amnistie.

On mande de Venise que le provéditeur général de Corfou y étoit arrivé pour rendre compte de sa conduite. Il fera d'autant plus difficile de le convaincre, que son principal commis s'est sauvé en Turquie avec tous les livres & papiers. Sa suspension pour les Russes, avoit fait résoudre l'empereur de Maroc à déclarer la guerre à la république.

Madrid. Un courrier extraordinaire avait porté à Barcelone l'ordre d'embarquer au premier avis les huit bataillons des gardes Espagnoles & Wallonnes, qui y sont en garnison, & on avait mis sur le champ un embargo sur tous les navires qui se trouvaient dans ce port ; mais un second courrier dépêché de cette capitale, a fait changer ces dispositions, & l'embargo a été levé ; cependant les préparatifs de guerre ne sont point suspendus. Les chebeck du roi sont partis de Barcelone pour Carthagene, où ils doivent transporter 600 matelots Catalans & une somme considérable d'argent.

Il paraît une nouvelle ordonnance militaire, portant règlement pour la levée qui se fera chaque mois de janvier, des soldats de milices destinés à recruter les régimens d'infanterie nationale. Mais ce règlement n'a pu être exécuté en Catalogne. Il étoit question de remplacer 550 hommes qui manquent dans les régimens de cette province, & tous ceux qui étoient dans le cas de tirer au fort se sont évadés dans les frontières.

On a ressenti quelques secouffes de tremblement de terre à Lisbonne, à Cadix & à Malaga.

F R A N C E.

Paris. Les papiers publics ont parlé en dernier lieu de l'armement qui se fait à Toulon de plusieurs vaisseaux ou frégates, comme aussi de divers préparatifs de guerre, lesquels paraissent se réduire aujourd'hui à des mesures que prend la cour pour exercer le corps de la marine sur la Méditerranée, comme on l'a fait l'année dernière à Brest sur l'Océan.

L'édit du roi, concernant les réguliers & dont on a parlé, est précédé d'un préambule dans lequel S. M. déclare que son intention est de donner au saint-siège un témoignage de sa piété filiale, aux évêques une preuve de son attention à leur conserver les droits qui leur appartiennent, & aux religieux un gage certain de sa confiance & de sa protection, enfin de rendre leurs ordres aussi respectables aux yeux des peuples, qu'utiles à l'église & à l'état.

Le corps des officiers de la marine de Brest ayant demandé la permission d'ériger dans cette ville la statue du roi, S. M. en agréant cet hommage, a résolu de faire élever à ses frais, sur la même place, les bustes des officiers de la marine décédés, qui se sont illustrés par leurs actions, & les ordres ont été donnés en conséquence.

A N G L E T E R R E.

Londres. Par le traité conclu à l'isle de S. Vincent, les Caraïbes reconnaissent le roi pour souverain de cette isle, s'obligent de lui prêter serment de fidélité, de mettre bas les armes, & de se conformer tant aux loix générales qu'aux ordonnances particulières du gouverneur. On a fixé les limites des terres qu'occuperont ces peuples & de celles qui appartiendront à la couronne. On accorde à ceux qui le voudront, la liberté de se retirer, &c.

Les lords de l'amirauté, informés qu'une escadre Espagnole croisait sur les côtes de la Jamaïque, ont donné ordre d'équiper 4 vaisseaux de guerre & trois frégates, & de leur faire prendre la route des Indes occidentales. Le duc d'Aiguillon ayant donné avis à l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, que la crise présente des affaires obligeait la France à faire sortir de ses ports une escadre d'observation, ce ministre en a informé la cour, & l'amirauté en conséquence a ordonné l'armement de quinze vaisseaux de guerre & de 4 frégates, qui doivent être prêts à faire voile pour la fin de mai.



T A B L E.

I. PARTIE. ANNALES littéraires de la Suisse.

- I. *Éloge historique de M. JEAN CRAMER, ancien premier syndic de la ville & république de Geneve.* p. 3
- II. *Elémens d'oryctologie, ou distribution méthodique des fossiles.* 12
- III. *Voyage d'Italie, ou recueil de notes sur les ouvrages de peinture & sculpture qu'on voit dans les principales villes d'Italie.* 28
- IV. *Histoire de la conversion du comte Struensée, ci-devant ministre du cabinet de S. M. Danoise.* 31
- V. *Discours sur l'éducation d'un jeune homme de condition, à l'usage des instituteurs.* 32

II. PARTIE. Annales littéraires de l'Europe.

- I. *Toni & Clairette.* 37
- II. *Le manuel de l'homme, ou l'économie de la vie humaine.* 48
- III. *Le nécrologe des hommes célèbres de France.* 49
- IV. *Projets sur les arrangemens destinés à soulager les pauvres, &c.* 55
- V. *Chefs-d'œuvres dramatiques, &c.* 56
- VI. *Histoire philosophique & politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes.* 60

- VII. *Les trois siècles de notre littérature, ou tableau de l'esprit de nos écrivains, depuis FRANÇOIS I, jusqu'à nos jours.* p. 62
 VIII. *Les vrais principes de la lecture.* 63
 IX. *Cours d'histoire & de géographie universelle.* 64

III. PARTIE. *Pieces fugitives.*

- I. *Observation sur un degré de froid extraordinaire.* 66
 II. *Extrait d'un mémoire sur le thé.* 68
 III. *Expérience sur la multiplication des grains.* 76
 IV. *Mœurs des Sybarites.* 80
 V. *Fable par M. Boissart.* 82
 VI. *Eclairs produits par la capucine.* 84
 VII. *Relation de divers voyages au mont de Sixt en Faucigny.* 85

IV. PARTIE. *Annales politiques de l'Europe.*

<i>Turquie.</i>	102
<i>Russie.</i>	105
<i>Suede.</i>	109
<i>Dannemarck.</i>	110
<i>Pologne.</i>	112
<i>Allemagne.</i>	119
<i>Italie.</i>	122
<i>Espagne.</i>	124
<i>France.</i>	125
<i>Angleterre.</i>	126